

La Vie Canadienne

QUEBEC
29 Août 1918

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I
No 8

RELIGION—POLITIQUE—SCIENCES—ARTS



LA VIE CANADIENNE

LA VIE CANADIENNE est publiée à Québec et imprimée aux ateliers de la Cie de l'Événement, 30, rue de la Fabrique ; nom de l'éditeur : J.-E. Barnard.

SOMMAIRE

| | | | |
|---------------------------------|-----------------------|------------------------------|------------------|
| En passant..... | Divers | De retour du Canada..... | François Veillot |
| L'aurore de la délivrance..... | P. Ledroit | Melancolique idylle..... | Jean Sainte-Foy |
| De notre destinée..... | J.-A. Lander | Jeanne et Lucie (Fin)..... | Jean Lander |
| Louis Veillot et la guerre..... | P. Ledroit | Les faits de la semaine..... | Joinville |
| La semaine liturgique..... | l'abbé J.-A. D'Amours | En Saskatchewan..... | S. D. |
| Allemagne et démocratie..... | Maurice Talmeyr | Une semaine de guerre..... | A. Gobeil |
| Ma rivière..... | Louis Hémon | Echos et commentaires..... | Le Liseur |
| Autorité et démocratie..... | J.-A. Lander | | |

“ L'ÉVÉNEMENT ”

Fondé en 1867

Quotidien et Hebdomadaire

L'Événement a célébré le 17 mai 1917 le cinquantième anniversaire de sa fondation.

L'Événement est le doyen des journaux français du Canada.

La position de l'Événement sur le rocher de Québec est plus solide que celle de n'importe quel autre journal local. Sa circulation augmente constamment. Ses annonces prennent de la valeur de jour en jour.

Mais c'est surtout par la qualité de sa clientèle que se distingue l'Événement. Au point de vue social, au point de vue des affaires, au point de vue des idées, nos annonceurs n'auront jamais qu'à se féliciter d'avoir lié connaissance avec nos fidèles lecteurs.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE

Impressions et Reliure de 1ère classe

Spécialité: FACTUMS
OUVRAGES DE LUXE

Notre matériel et nos presses sont les plus modernes.

DEMANDEZ NOS PRIX TÉLÉPHONE 860

30, de la Fabrique, - - Québec.

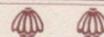
TELEPHONE Administration 860
“ Rédaction - 959-7185

NON
RUSTABLE
D & A
CORSET

Ce n'est plus un secret pour personne que les dames les mieux habillées ont pris l'habitude de se corseter avec le “D & A” et, c'est grâce à ce plus parfait des corsets qu'elles sont devenues élégantes même dans leurs toilettes les plus simples.

Demandez-le à votre corsetière.

L'air fait beaucoup la chanson,
Le corset fait beaucoup la femme.



La Vie Canadienne

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I

QUEBEC, 29 AOUT 1918

No 8



EN PASSANT



Le Premier Ministre

POUR la huitième fois depuis la guerre, sir Robert Borden a traversé l'océan sain et sauf. Il est de retour dans la capitale du Canada, après une absence de près de trois mois,—l'air calme et ferme, comme toujours, mais moins communicatif que jamais. Ce ne sont évidemment pas des voyages de plaisir que ces conférences coloniales et impériales de Londres.

S'il faut essayer de trouver dans les maigres articles des journaux anglais des nouvelles des délibérations qui ont eu lieu dans ces conseils secrets, la somme de renseignements qu'on rapporte est légère. Vaguement nous comprenons qu'on s'occupe toujours de la question militaire et des problèmes de l'après guerre. Mais de détails, point ou presque rien.

Cependant, nous croyons avoir vu filtrer un mince filet de pâle lumière dans une dépêche d'une agence, qui dit que l'Angleterre comprend que sa politique du libre échange a beaucoup profité à l'Allemagne et que la question du tarif de faveur aux colonies est mieux vue qu'autrefois. Le premier ministre a peut-être à ce sujet une nouvelle dont il réserve la primeur aux Chambres.

A ceux qui se préoccupent du problème des relations du Canada avec la métropole et qui, jaloux de l'autonomie, redoutent que de la participation active à la guerre s'ensuive une union plus étroite, trop étroite, croient-ils, avec l'empire et sa capitale, nous signalons la seule parole significative de notre peu loquace premier ministre: "L'autonomie canadienne est plus complète que jamais." Ceci veut dire quelque chose, beaucoup peut-être, quoique les détails manquent encore.

J.-E. B.

Louis Hémon

LOUIS Hémon, ce jeune écrivain français, si prématurément disparu, d'un seul coup, mais d'un coup de maître, s'est taillé une large place dans notre littérature canadienne française. Son beau livre "*Maria Chapdelaine*" restera l'immortel

roman de la colonisation chez nous, le type du roman du terroir canadien.

Louis Hémon a vécu plusieurs années dans ce pays de Québec, mais complètement ignoré, inconnu; c'est seulement quand son œuvre maîtresse "*Maria Chapdelaine*" fut éditée, quatre ans après sa mort, que son nom brilla tout à coup dans le ciel de notre jeune littérature; en l'espace de quelques mois seulement" la popularité consacra son œuvre; et aujourd'hui, parmi les plus humbles classes comme dans la société la plus intellectuelle, le nom de Louis Hémon et son œuvre principale, qu'il intitulait modestement "Récit du Canada-français", sont connus et aimés.

Les origines de la carrière littéraire de ce jeune écrivain ne datent que de 1904. Cette année-là, un journal de sport, le *Velo*, avait ouvert un concours littéraire. Louis Hémon envoya "*La rivière*". Il obtint à l'unanimité le prix d'honneur. Plus tard le *Velo*, dont Louis Hémon était devenu collaborateur régulier, devint l'*Auto* qui débuta en organisant un autre concours littéraire, dont Louis Hémon obtint encore le premier prix. En 1907, il gagna avec la "*Foire aux Vérités*" un prix de 500 francs dans un autre concours ouvert par le *Journal*. Hémon resta jusqu'à sa mort collaborateur de l'*Auto*; il collabora également à divers journaux français, qui publièrent de lui des contes et des nouvelles. Il fit un long séjour en Angleterre pour y apprendre l'anglais et c'est de là qu'il envoya au *Temps* une nouvelle "*Lizzie Blakesten*", qui fut fort remarquée dans le public intellectuel parisien.

La carrière littéraire de Louis Hémon ne date donc pas seulement de la publication de son "*Maria Chapdelaine*". Elle brillait déjà d'un assez vif éclat quand "*Maria Chapdelaine*" parut en feuilletons dans le *Temps* de Paris en janvier-février 1914. Mais, au Canada, nous ne connaissons de l'œuvre littéraire de Louis Hémon que son récit de Péribonka.

La *Vie Canadienne* estime donc que c'est une bonne fortune que de pouvoir publier aujourd'hui la première d'une série de nouvelles littéraires dues à la plume de Louis Hémon. Quelques-unes de ces nouvelles que publiera la *Vie Canadienne* sont

inédites; la plupart ont été publiées dans le *Velo*, dans l'*Auto* et dans le *Journal*.

Pour aujourd'hui, nous avons le plaisir de publier celle qui inaugure, pour ainsi dire, la carrière littéraire de Louis Hémon, et qui lui valut le premier prix de ce concours du *Velo* dont nous venons de parler: "*La Rivière*."

Jean SAINTE-FOY

Autorité et démocratie

NOUS publions dans le présent numéro, un article d'un publiciste très distingué, M. Maurice Talmeyr, qui nous paraît aussi judicieux qu'ingénieux, sur l'*Allemagne et la démocratie*.

On abuse vraiment trop de ce mot et de ce concept équivoque de *démocratie*. Et ce qu'il y a de curieux, ou plutôt ce qui montre la confusion des idées que l'on se fait de la démocratie, c'est que l'on trouve de vrais autocrates qui se réclament de la démocratie, et de vrais démocrates qui n'en veulent plus entendre parler.

Est-ce que vraiment le monde marche vers la démocratie? Il a plutôt l'air de marcher, sinon par goût du moins par nécessité, vers un régime d'autorité, seul moyen de conserver, avec l'existence des nations, les libertés qui leur sont nécessaires.

"Je crois constater dans le monde entier, écrit M. Maurice Barrès, à commencer par les *Etats-Unis*, qui ont même donné le branle, un mouvement très curieux, une tendance à substituer à la bureaucratie irresponsable et à la multiplicité des rouages et des contrôles, le gouvernement d'un très petit nombre d'hommes compétents—même d'un seul (le président Wilson)—investis de pouvoirs énormes, libres de marcher sans être garrotés à droite et à gauche, et responsables en conséquence. L'idée fait son chemin. C'est l'avenir et tout le monde le sent... Tous nous sentons que nos mœurs politiques ont besoin d'un grand changement, qu'il nous faut à la tête l'Autorité et une autorité respectable... Nous voyons qu'il faut que la politique devienne la représentation des capacités agissantes et prévoyantes, qu'elle accepte la collaboration d'éléments plus élevés."

C'est l'idée qu'avait déjà exprimée un autre écrivain doué d'une puissante faculté d'observation, M. Louis Bertrand, dans les *Pays Méditerranéens et la Guerre*.

Plus que jamais, écrit-il, je suis convaincu que le monde entier tourne le dos à la démocratie telle que nous la concevons. Dans tous les pays, le socialisme a tué le vieux libéralisme issu de la Révolution française... En France comme ailleurs, le vieil idéal démocratique de nos pères me paraît bien malade.

Et cependant, chez nous comme ailleurs, on n'a à la bouche que ce mot de *démocratie*. On se vante de partir en guerre contre l'*Allemagne* pour le triomphe des idées

démocratiques. Il y a là une équivoque des plus dangereuses. De quelle démocratie veut-on parler? C'est cela qu'il importerait de définir avec précision, car il y va de notre salut à tous.

Il existe une forme de démocratie anarchique et révolutionnaire, qui dresse les nations contre elles-mêmes, qui, sous prétexte d'égalité, en détruit les forces vives, qui constitue un danger permanent pour leurs voisins. Jusqu'ici, cette démocratie-là n'a travaillé dans toute l'Europe qu'au profit de l'Allemagne. Son prétendu triomphe, c'est le triomphe de l'Allemagne. Mais il existe aussi une démocratie organisée, qui, faisant appel au peuple tout entier, lui reconnaît des droits égaux à son labeur et à ses sacrifices, qui s'occupe de son bien-être matériel comme de sa plus value morale, qui s'efforce d'établir les rangs et de distribuer les fonctions suivant les aptitudes, qui coordonne, en d'autres termes, toutes les énergies nationales en vue d'une action d'ensemble toujours plus grande, qui est vraiment démocratique parce qu'elle repose sur le peuple tout entier, parce qu'elle essaie de satisfaire les aspirations du peuple tout entier, et non celui d'une classe ou d'une caste. Or cette démocratie organisée peut s'accommoder aussi bien et peut-être mieux d'un gouvernement monarchique que d'un gouvernement républicain. En tout cas, quels que soient les vainqueurs et les vaincus du conflit actuel, il semble bien que l'avenir lui appartienne.

C'est pour avoir confondu la forme chimérique et la forme réalisée de la démocratie que notre politique extérieure a commis la plupart de ses fautes. La démocratie anarchique et révolutionnaire est le glaive qui divise. Elle nous a aliéné la plupart des neutres et, chez nos alliés mêmes, elle a créé des divergences d'opinions qui se traduisent nécessairement par une diminution de nos forces.

Nous livrons ces observations, qui nous paraissent fort judicieuses, à tous ceux de nos lecteurs qu'intéressent l'avenir de la société et les théories politiques que d'aucuns veulent employer pour solutionner le problème de cet avenir.

Au moment où tant de réalités sont en jeu, il importe de ne pas négliger la dure leçon de la guerre, pour courir après des chimères qui ont déjà eu leur influence trop grande, en rendant la guerre possible et en secondant les procédés de nos ennemis.

N'oublions jamais les résultats de la démocratie en Russie; ils sont aussi logiques que désastreux. N'oublions pas que le salut et la victoire arrivent aux Alliés, à mesure que chez tous, pour les opérations militaires, et dans chaque nation, pour les opérations de gouvernement, l'autorité d'un petit nombre d'hommes compétents, l'autorité des meilleurs et des plus capables, l'aristocratie, en un mot, prend la direction unifiée des forces et des efforts de tous les bons citoyens et de tous les braves combattants.

J.-A. L.

L'Aurore de la Délivrance



LE premier ministre de France, M. Clémenceau, vient de déclarer à un sénateur américain en visite sur le front, M. James Hamilton Lewis, que nous entrons, avec le mois d'août, dans la dernière année de la guerre.

Foch est en train de démontrer, à sa manière, que la prédiction de Clémenceau est pleine de vraisemblance. Il y en a encore, chez les Alliés, et même chez nous, il est vrai, qui trouvent que l'illustre maréchal ne va pas assez vite. Mais pour comprendre toute la grandeur du coup qu'il porte, en ce moment, aux armées de Ludendorf et de Hindenburg, il faut se rappeler qu'il y a un mois, les Allemands étaient à quarante milles de Paris, et dans tout l'éclat d'une offensive victorieuse. Un million d'ennemis descendaient vers la Marne, escomptant déjà un triomphe écrasant. Et ce fut, alors, le terrible coup de Mangin, si admirablement préparé par le génie de Foch. Depuis ce 18 juillet à jamais glorieux, les Prussiens courent à perte d'haleine vers l'Est. Nous leur souhaitons, de tout coeur, le voyage le plus accidenté possible.

Pour les reconduire tambour battant vers le Rhin, les Français ont trois millions d'hommes, disait M. André Tardieux récemment, à New-York; les Anglais, deux millions, au moins; et les Américains, *the last but not the least*, un million trois cent mille soldats, qui paraissent bien décidés à venger les morts de la *Lusitania* et à faire bonne justice de tous les autres crimes de l'Allemagne. Le 30 juin 1919, a déclaré aux journalistes américains le général March, chef d'état-major de l'armée des Etats-Unis, nous aurons en France 3,330,000 hommes. Avec cela, il est permis d'espérer que d'ici un an, on pourra faire rendre gorge aux Allemands.

Mais pour hâter le jour de la grande délivrance, il faut prier le Maître. *Sine me, nihil potestis facere*, a dit Notre-Seigneur. Heureusement, il se fait en ce moment un mouvement de prières de plus en plus étendu et de plus en plus intense, chez tous les peuples de l'Entente. Et, la première, malgré l'absentation déplorable de ses chefs, la grande nation française prie. A l'appel de ses cardinaux, la Fille aînée de l'Eglise s'est mise à genoux, le 4 août, pour demander à Dieu la grâce de pouvoir chanter bientôt, selon la belle expression du cardinal Amette, "un *Te Deum* plus triomphal encore que tous ceux que la France a entendus au cours de sa longue et glorieuse histoire".

Et Foch prie lui aussi. *Toute ma confiance est en Dieu*, disait-il à l'un de ses aumôniers avant de commencer la grande offensive. La confiance de Foch est trop bien placée pour être jamais trompée.

Vive le Christ qui aime les Francs !

P. LEDROIT.



DE NOTRE DESTINÉE



SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS

IL y a plus de vingt ans, en une circonstance historique qu'il n'importe pas présentement de préciser davantage, un canadien-français, prêtre et religieux des plus distingués, mort peu d'années après, laissa tomber cette parole d'amère résignation: "Mes amis, nos destinés sont faites." Il parlait de ses compatriotes canadiens-français.

Tout a marché vite pour nous, depuis ces vingt et quelques années. La situation présente n'est pas meilleure qu'il y a vingt ans; elle est même plus gravement compromise. Elle peut être plus irrémédiablement gâtée.

Quoi qu'il en soit, même aujourd'hui, il faut ne pas prendre trop à la lettre la parole un peu désespérée que nous venons de citer. Dieu a fait les nations guérissables et celles-là seules se perdent qui ont abandonné la mission que la Providence leur avait assignée. Cette vérité est consolante, elle est instructive.

Quelle est donc à nous, qui sommes si vivement préoccupés de notre avenir, notre mission providentielle, la mission particulière à l'accomplissement de laquelle sont attachées nos destinées? Quels ont bien pu être les desseins de la Providence en nous implantant et en nous conservant, sous tant d'orages presque incessants et parfois si terribles, dans cette partie du grand continent américain?

Fonder une nouvelle France, partie ou copie absolue de l'ancienne? Il a été beau de le penser, s'il a été téméraire de l'espérer; mais il n'est plus guère possible ni de le croire ni de l'espérer.

La Nouvelle-France fut autrefois un nom aussi beau que cher, mais les tempêtes de l'histoire, qui obéissent pourtant aux lois de Dieu, l'ont effacé de la carte d'Amérique. Il ne paraît plus probable qu'une patrie de mœurs, de langue et de race françaises s'établisse dans l'Amérique du Nord, et il serait très imprudent d'orienter notre conduite comme peuple vers la réalisation de cette espérance.

* * *

Ce qui existe et ce qui va continuer d'exister, ce que nous devons travailler à conserver et à fortifier, c'est le Canada; le Canada où deux races d'origine, de langue, de mœurs différentes sont également, l'une et l'autre, chez elles; le Canada dont les destinées se poursuivent à l'ombre du drapeau britannique, comme partie intégrante de cet ensemble de possessions variées, plus ou moins libres dans leurs initiatives politiques, qui a nom l'empire britannique.

Quelle est notre part particulière à nous, Canadiens-Français, rameau transplanté du sol français en terre canadienne, rameau arrosé de tant de sueurs, et même de tant de sang, rameaux vigoureux, que rien n'a pu déraciner ni abattre, que les tempêtes ont plutôt fortifié et enraciné au sol?

Notre rôle est-il sans caractère particulier? Il serait aussi peu glorieux que peu logique de le penser.

Son caractère particulier serait-il simplement économique ou politique? Nous n'avons comme part déterminée ni la richesse du sol, ni le capital qui organise l'industrie, ni le nombre dominant des travailleurs.

Pareillement dans la politique, avec de brillantes qualités et de non moins éclatants défauts, nous ne paraissions pas ni devoir ni pouvoir prendre la tête des grands mouvements qui orientent le vie canadienne. Nous devons coopérer sagement, sans prétendre diriger. Nous ne sommes pas seulement une minorité, qui pourrait, à la rigueur, diriger une majorité moins compacte et moins cohérente; mais nous sommes une minorité difficile à unir et plus difficile encore à diriger, nous sommes dans un pays dont la majorité a autant et plus que nous, du moins jusqu'à présent, le sens politique, l'énergie de la discipline, la suite dans l'exécution de ses projets.

Sur le terrain politique, pas plus que sur le terrain économique, pas plus qu'au point de vue ethnique, nous ne pouvons nous réclamer d'une supériorité marquée. Nous avons d'autres qualités que nos compatriotes et aussi d'autres défauts, et ils sont un peu vis-à-vis de nous dans la même position relative.

* * *

Il n'y a qu'un point sur lequel nous pouvons nous attribuer une supériorité: c'est notre religion catholique. Sans orgueil, puisque c'est à la miséricordieuse Providence que nous le devons, mais avec reconnaissance pour le bienfait qui nous a été accordé et conservé, nous devons dire et croire que notre foi, notre Eglise, notre vie catholiques nous donnent, avec de très réels devoirs, une supériorité relative sur nos compatriotes d'autres croyances.

Nous devons bien le reconnaître, et les voix les plus autorisées l'ont reconnu aux heures les plus solennelles de notre histoire, c'est notre religion catholique qui a nous a sauvés comme race, comme groupe, comme Canadiens-Français. C'est notre religion qui nous a donné la raison, la force, l'organisation de notre survivance.

C'est parce que nous luttons pour sauver nos âmes, pour des motifs d'éternelle et d'infinie valeur, pour ce que nous estimons avec raison l'emporter sur toute autre considération; c'est parce que la cause nationale était pour nous la cause même de Dieu, que nous lui avons tout subordonné. L'histoire, dont Dieu tisse la trame, la tactique de nos adversaire, que Dieu permet, autant que nos volontés, que Dieu a soutenues, ont fait que l'abandon de notre nationalité française catholique nous est toujours apparue et même nous a toujours été plus ou moins présentée comme une apostasie de notre religion.

C'est notre religion qui nous a donné la conviction et aussi la force de résister aux tentations de défaillances qui, au cours de notre histoire, se sont souvent présentées à nous entourées de bien captivantes séduction temporelles. La force qui nous a maintenus, n'est pas une force purement humaine, celle-ci n'eût pas suffi; c'est une force divine.

Pareillement, l'organisation de nos forces de résistance n'a pas été d'abord une organisation politique de groupes ou de partis. Ça été une organisation de diocèse et de paroisse, sous la conduite d'un évêque nommé par le Pape, une organisation non seulement catholique, mais ecclésiastique. L'organisation politique est venue ensuite, mais elle est venue et est restée en second.

Aux tout premiers rangs des sauveurs de notre nationalité, il faut mettre toujours, sans les oublier, deux grands et courageux évêques de Québec, Briand et Plessis, les mêmes qui ont sauvé notre Eglise canadienne. En sauvant notre religion, nos évêques, nos prêtres, nos courageux et fidèles catholiques, ont sauvé notre famille nationale canadienne-française. Si nous n'avions pas été catholiques, nous aurions sûrement été englobés et fusionnés, après un temps plus ou moins long, dans la masse qui nous dépasse de plus en plus en nombre, en richesse, en puissance politique, sans nous être inférieure en courage et en activité.

Si notre foi catholique, à laquelle nous avons tenu par-dessus tout, ne nous était pas apparue comme gravement mise en péril par notre fusion dans l'élément protestant, nous n'eussions pas eu de raisons assez claires ni assez fortes de résister aux tentatives de fusions plusieurs fois essayées. Pareillement, si nous n'avions pas eu pour nous grouper et nous diriger la forte organisation de notre Eglise, nos groupes disséminés n'eussent pas pu maintenir leur résistance, ils ne l'eussent pas su.

C'est donc notre foi, c'est donc notre Eglise, c'est donc Dieu, qui nous ont conservés. Et cette constatation, qui est apparue et qui apparaîtra de plus en plus manifeste à ceux qui étudient notre histoire, renferme pour nous une leçon que nous a donnée toujours et pour toujours la sage Providence.

* * *

Il ne faut pas en effet oublier que si c'est une

pensée de foi et une force religieuse qui nous a sauvés après la conquête, c'est aussi une pensée de foi, une force divine qui ont donné la vie au Canada français. Qui a inspiré Champlain, après avoir inspiré le roi de France, qui a inspiré et soutenu nos premiers fondations et nos premiers colons? La pensée d'étendre le règne de Dieu, le désir de porter au loin les bienfaits de la foi à de pauvres infidèles, la perspectives d'établir en Amérique un foyer rayonnant de vie catholique.

Depuis les œuvres de Champlain, depuis les écrits trop peu connus de la Vénérable Mère de l'Incarnation, depuis l'histoire première de toutes nos communautés religieuses d'hommes et de femmes, depuis enfin toutes les pages du premier siècle de notre histoire, depuis la fondation de Québec, Trois-Rivières et Montréal, depuis toutes les expéditions et les fondations de l'Ouest comme de l'Acadie, c'est une entreprise religieuse plus encore qu'une entreprise politique ou commerciale que l'établissement et le maintien de la race française catholique dans le Canada.

Il y eut des desseins politiques et des visées de négoce, il le fallait, mais ils furent subordonnés aux intérêts de la foi, dans la pensée de la plus grande partie de la nation et de ses chefs.

De cette constatation, encore une fois, quelle leçon ou plutôt quelle loi historique, se dégage?

C'est que notre vocation nationale est *principalement* religieuse, c'est que la religion est le *principal* élément de notre vie canadienne-française, c'est que le secret de notre durée comme de notre force, est dans la conservation de notre religion catholique, dans notre fidélité à Dieu.

Est-ce, par hasard, parce qu'une école d'inintelligence et de mépris s'en est moquée, que nous entendons beaucoup moins répéter, depuis trente ans environ, que nous sommes en Amérique le peuple de Dieu? La prétention de l'être serait trop audacieuse, si elle avait germé uniquement dans la fierté de nos aspirations; mais si elle résulte des desseins de la Providence, clairement mis au jour dans les faits de notre histoire, si elle fut pendant des siècles comme le thème ordinaire des enseignements patriotiques des pères de la patrie, il n'y a pas d'orgueil déplacé, mais, au contraire, il y a plutôt acte de reconnaissance et d'humilité à accepter la mission qui nous est révélée être la nôtre.

Est-ce que d'autres peuples, comme notre illustre première mère-patrie la France, n'ont pas eu pareille mission? Est-ce que nous avons droit de demander à Dieu raison de ses desseins et de ses prédictions? Est-ce que ce n'est pas une infidélité de refuser ses bienfaits, sans prétexte qu'ils sont trop grands pour nous, comme s'il les mesurait sur nos mérites et non sur ses bontés?

Or cette vocation nationale, surnaturelle dans sa patrie supérieure, elle a été reconnue et acceptée par nos pères, et il serait bien dangereux pour leurs

fils de la méconnaître ou de la rejeter. Nous n'avons pas à changer les conditions d'existence que la Providence nous a faites, pour d'autres où il nous plairait davantage, où il plairait surtout à nos passions d'orgueil et de cupidité, d'arranger notre vie. Cette infidélité même partielle pourrait compromettre notre existence totale, elle serait le signe de notre fin en tant que race distincte, vivant de sa vie propre.

* * *

A ceux qui souhaitent mieux voir et mieux comprendre aussi quelle est notre vocation nationale catholique, nous conseillons de repasser un peu avec nous l'exposé du sujet, fait il y a plus de cinquante ans, par un grand patriote et un grand catholique, que l'on peut à bon droit considérer comme l'un des interprètes les plus autorisés de l'âme canadienne-française: Mgr Laffèche, évêque des Trois-Rivières.

Dans l'ouvrage qu'il publia en 1866, n'étant encore que vicaire-général, mais à la veille de devenir évêque, intitulé: "*Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille,*" Mgr Laffèche avait consacré quarante pages à l'examen de cette question de notre vocation ou de notre destinée nationale.

Dans ces pages de pensée aussi élevée que de patriotisme ardent, le grand évêque patriote prêche certes la conservation de notre langue, de notre foi, de nos mœurs, de notre caractère particulier, mais il prêche aussi non moins catégoriquement la fidélité à l'Angleterre et aux institutions britanniques, il ne craint pas d'écrire: "*on se convaincra que la conquête n'a pas été pour nous un malheur, mais qu'elle a été le moyen providentiel dont Dieu s'est servi pour nous sauver comme peuple.*"

Citons quelques-unes de ces pages, dont les lumières éclairent d'autant plus notre situation qu'elles sont l'écho et comme la répétition d'une tradition mieux conservée:

C'est donc une vérité constante, aussi clairement enseignée par la révélation que solidement démontrée par les salutaires enseignements de l'histoire: chaque nation a reçu de la Providence une mission à remplir, un but déterminé à atteindre. Infailliblement elle y arrivera, si elle correspond fidèlement aux vues de Dieu sur elle, car Dieu, dans sa puissance et sa sagesse, proportionne toujours les moyens à la fin. Quelque faible donc que soit une nation, quelque restreint que soit son territoire, ce petit peuple n'a rien à craindre, tant qu'il sera ce qu'il doit être: fidèle à Dieu et à sa mission. Fût-il d'ailleurs environné de nations puissantes et ambitieuses, aussi bien servies par le génie de leurs hommes d'Etat que par l'habileté de leurs généraux et la valeur de leurs armées, Dieu le protégera et combattra même pour lui, s'il le faut, comme au temps de Sennachérib et de Judas Machabée.

Au contraire, un vaste territoire, les richesses et la puissance n'empêcheront pas le peuple prévaricateur

d'être profondément humilié, démembré, et même effacé du nombre des nations, s'il se montre incorrigible. Témoin les puissants empires dont l'histoire nous raconte les révolutions sanglantes et la fin lamentable.

C'est là une vérité aussi lumineuse que consolante pour nous, petit peuple du Canada français. Notre sort comme nation est entre nos mains. Si les quelques familles sorties de la vieille France, il y a quelques deux cents ans, et qui sont venues s'asseoir sur les bords du Saint-Laurent, sont devenues aujourd'hui une nation d'un million d'âmes, ce n'est point l'effet d'un basard capricieux, ni d'une force aveugle; mais c'est bien l'œuvre d'une Providence toute miséricordieuse. Elle a voulu se servir de nos pères pour apporter la lumière de l'Évangile et les principes de la régénération chrétienne aux infortunées peuplades qui étaient depuis tant de siècles plongées dans les ténèbres de l'infidélité et assises à l'ombre de la mort dans cette belle et fertile vallée.

Nos pères ont noblement accompli cette belle mission: l'héroïque et glorieuse histoire du temps est là pour nous en convaincre. Leur zèle, leur dévouement, leur fidélité à cette œuvre sont écrits en traits de sang depuis l'embouchure du St-Laurent jusque sur les bords des grands lacs où il va prendre ses eaux.

Soyons intelligents, courageux et vertueux comme eux, et regardons l'avenir avec confiance.

Plus loin, le grand et fier patriote qui vécut toujours dans l'âme du saint évêque, établit dans un article spécial, qui est à citer intégralement, la proposition suivante:

LA MISSION PROVIDENTIELLE DU PEUPLE CANADIEN EST ESSENTIELLEMENT RELIGIEUSE: C'EST LA CONVERSION AU CATHOLICISME DES PAUVRES INFIDÈLES QUI HABITAIENT CE PAYS, ET L'EXTENSION DU ROYAUME DE DIEU PAR LA FORMATION D'UNE NATIONALITÉ AVANT TOUT CATHOLIQUE.

Que telle soit la mission de nos pères, c'est chose facile à démontrer, c'est même le premier enseignement de notre histoire et le fait dominant qu'elle se plaît à nous signaler à toutes les époques les plus importantes de notre existence nationale. Ouvrons les annales de notre pays, et voyons d'abord quel a été le but des rois de France, lorsque la Providence leur a inspiré la pensée de former une colonie dans ces contrées. La partie maritime seule leur en était déjà quelque peu connue par les rapports des pêcheurs qui y venaient tous les ans des principaux ports de France pour en rapporter surtout la morue dont ils nourrissaient toute l'Europe. Etudions aussi la pensée et le but que se proposaient les hommes éminents et généreux auxquels les rois de la vieille France ont confié l'accomplissement de cette grande œuvre. Voici comment s'exprime le savant abbé Faillon sur le but des rois de France dans l'œuvre de la colonie canadienne: "Le motif principal qui fit prendre à François Ier et à plusieurs de ses successeurs la résolution d'établir en Canada une colonie ne peut pas être problématique, après qu'eux-

mêmes l'ont exposé, dans leurs lettres royales de commission, aux navigateurs qu'ils envoyèrent dans ces contrées. Il est certain, et personne ne l'a nié jusqu'ici, que, se glorifiant du titre de rois très-chrétiens et de Fils aînés de l'Eglise, ces princes eurent pour motif principal, dans les dépenses considérables qu'ils firent, l'espérance de porter en Canada la connaissance du Rédempteur et d'y étendre les limites de l'Eglise catholique. Ils n'ignoraient pas que, en ordonnant à ses apôtres et à leurs successeurs d'enseigner toutes les nations de la terre et de les baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, le divin Rédempteur des hommes avait indirectement invité les princes chrétiens, dépositaires de sa puissance, à préparer les voies à l'Evangile, en lui frayant le chemin dans les pays lointains où il n'a pas encore pénétré; et tel fut, en effet, le dessein que se proposèrent les rois de France, en essayant, à plusieurs reprises, d'établir des colonies en Canada.

"Quel plus noble usage pouvaient-ils faire de leur puissance que de s'en servir ainsi, non comme des conquérants pour ravager des provinces, mais comme des envoyés célestes pour procurer aux hommes les plus abandonnés les biens véritables qui, seuls, pouvaient les rendre heureux même dès cette vie?"

Un autre historien de notre pays, tout aussi savant, et que la mort a surpris au milieu de ses travaux historiques, le pieux et regretté abbé Ferland, ne s'exprime pas moins clairement sur cette question dans son introduction au Cours d'Histoire du Canada: "Foi et honneur!" "Portant ces deux mots sur les lèvres et dans le cœur, les missionnaires français ont fait briller le flambeau du christianisme et de la civilisation au milieu des tribus qui dormaient plongées dans la nuit de l'infidélité. Foi et honneur! tel fut le gage d'union et d'amour que la France remit à ses enfants qu'elle envoyait se créer une nouvelle patrie dans les forêts de l'Occident, sur les bords des grands fleuves de l'Amérique. Et ceux-ci, l'histoire nous l'apprend, ont respecté les enseignements de leur mère. . . . Quel intérêt ne doit pas nous inspirer l'histoire de notre pays, puisqu'elle renferme le tableau animé des épreuves, des souffrances, des succès de nos ancêtres; puisqu'elle nous retrace les moyens qu'ils ont employés pour fonder une colonie catholique sur les bords du St-Laurent, et désigne en même temps la voie que doivent suivre les Canadiens afin de maintenir intactes la foi, la langue et les institutions de leurs pères! . . . D'ailleurs, cette histoire présente, dans ses premiers temps surtout, un caractère d'héroïsme et de simplicité antique que lui communiquent la religion et l'origine du peuple canadien. En effet, dès le commencement de la colonie, on voit la religion occuper partout la première place. C'est en son nom que les rois de France chargeaient Jacques-Cartier et Champlain d'aller à la découverte de pays à civiliser et à convertir au christianisme; elle était appelée à bénir les fondations des bourgades françaises sur le grand fleuve; elle envoyait ses prêtres porter le flambeau de la foi chez les nations sauvages de l'intérieur du continent, et ces courses lointaines de quelques pauvres mission-

naires amenaient la découverte d'une grande partie des régions de l'ouest. Les apôtres infatigables de la Compagnie de Jésus avaient déjà exploré tout le lac Huron, que les colons de la Nouvelle-Angleterre connaissaient à peine les forêts voisines du rivage de l'Atlantique. Les premières familles venant pour habiter le pays y arrivaient à la suite des religieux, qui dirigèrent les pères dans leurs travaux et procurèrent aux enfants les bienfaits d'une éducation chrétienne.

"Ainsi donc la religion a exercé une puissante et salutaire influence sur l'organisation de la colonie française en Canada; elle a reçu des éléments divers sortis des différentes provinces de France; elle les a fondus ensemble, ELLE EN A FORMÉ UN PEUPLE uni et vigoureux, qui continuera de grandir aussi longtemps qu'il demeurera fidèle AUX TRADITIONS PATERNELLES."

Voilà comment les deux hommes qui ont le mieux approfondi et écrit l'histoire de notre pays, et qui n'ont reculé devant aucune difficulté pour en éclairer et rectifier ce que leurs devanciers avaient laissé d'obscur ou avancé d'inexact, ont exposé en tête de leur ouvrage respectif l'intention et le but des fondateurs de notre nationalité. On peut dire même que leurs ouvrages ne sont qu'une démonstration complète de cette vérité, que la mission imposée à nos pères a été la conversion et la civilisation des sauvages de ce pays, et que le but que leur a assigné la Providence n'est rien moins que l'établissement d'un peuple profondément catholique dans cette terre qu'elle leur a donnée en héritage.

Nous nous bornons à citer ces deux principaux passages, auxquels nous ajouterons cette conclusion du même auteur:

"Oui, nous croirons rendre un service important à nos compatriotes en contribuant pour quelque chose à affermir leur foi dans notre nationalité et leur confiance dans son avenir, en contribuant à augmenter la conviction où nous devons tous être que notre salut national non moins que notre salut éternel dépend de notre attachement constant et inébranlable au catholicisme... "C'est par le catholicisme que vous avez reçu la vie et le développement national; c'est aussi par lui que vous continuerez à grandir et que vous arriverez à l'accomplissement des hautes destinées auxquelles je vous ai appelés comme peuple", nous dit la Providence par la voix de notre histoire... "Notre avenir national est dans notre attachement au catholicisme."

Quelles conclusions premières se dégagent de cet enseignement? Nous en avons indiqué quelques-unes. Nous en verrons d'autres..

J.-A. LANDER

P. S.—Cet article était composé quand nous avons trouvé dans la Croix de Paris un excellent article du vaillant chanoine lorrain H. Collin, intitulé *Le seul vrai remède*. Dans cet article, le directeur du *Lorrain*

de Metz montre que l'idée religieuse est nécessaire à la restauration de la France et que l'intérêt de la patrie, le patriotisme lui-même n'y suffiront pas sans la religion.

Voici une citation de cet article se rattachant, par analogie, à notre sujet :

C'est l'idée religieuse qui a fait la France pendant des siècles, l'histoire en témoigne: c'est elle qui lui a rendu la paix intérieure par le Concordat de Napoléon au siècle dernier: c'est l'affaiblissement de son rayonnement dans toute la France, surtout par la neutralité et l'athéisme sectaires, qui nous ont mis dans l'état social où nous nous débattons aujourd'hui si douloureusement; c'est son retour officiel au firmament national qui peut seul nous remettre en lumière et en force pour guérir et restaurer cette chère et grande convalescente qu'est la France.

C'est l'idée religieuse qui enlèvera aux Français, dans le travail et la lutte des intérêts, l'âpreté de l'égoïsme et qui leur montrera la France comme une immense association de citoyens au relèvement de laquelle chacun, individu, cité ou province, doit participer dans une certaine mesure. C'est l'idée religieuse qui donnera au

patriotisme sa signification complète, en montrant à tous la France comme la grande famille où chacun a ses droits d'hospitalité et ses devoirs de coopération. Ainsi et ainsi seulement, l'intérêt et le patriotisme deviendront des facteurs puissants de restauration sociale et nationale; le sentiment de justice, d'égalité et de bonté, qui est comme confondu avec la pensée divine dans l'idée religieuse, est seul capable de donner la fécondité à l'activité que tous les Français veulent apporter à l'œuvre de la restauration de la patrie.

Dans une note, à la fin de son article, le bon patriote lorrain écrit :

Avant la guerre, en Lorraine, nous suivions et regretions avec une tristesse inexprimable l'absentéisme progressif des catholiques français dans la vie politique. La Constitution républicaine étant ce qu'elle est, les catholiques n'auront en France l'influence prépondérante, à laquelle leur nombre leur donne droit, que le jour où ils entreront carrément dans la vie politique.

M. Jean Guiraud, rédacteur de la Croix, a déjà plus d'une fois parlé dans le même sens.

J.-A. L.



Louis Veillot et la guerre



II

L y a de justes guerres, dit Louis Veillot : "Puisqu'il y a des hommes méchants et puissants, écrit le grand écrivain catholique, des hommes d'orgueil et d'avidité qui attaquent les hommes pour s'enfler, pour s'agrandir, pour faire parade de leur puissance ou de leur génie; qui traînent des multitudes à ces grandes immolations du champ de bataille, dans le but de trancher à leur avantage des différends que les négociations et la bonne foi devraient accommoder au profit de chacun ; en un mot, puisqu'il y a d'injustes guerres, il y en a aussi de justes et de légitimes. Il faut répondre à l'agresseur, défendre le sol qu'il veut envahir, le poursuivre jusque sur le sien, lui dicter là les conditions d'une paix qui le mette pour longtemps et pour toujours hors d'état de nuire."

En vérité, que veulent de plus les Alliés, quand ils font la guerre à l'Allemagne? Lisez plutôt cette lettre que vient d'adresser au Gaulois de Paris M. Viviani, à l'occasion du quatrième anniversaire de la déclaration de guerre, en ayant soin de ne pas oublier qu'il était, en août 1914, le premier ministre de France: "Lorsque, le 3 août 1914, à six heures quarante-cinq du soir, M. de Schoen m'apporta la déclaration de guerre à la France, je ne savais pas encore sur quel

stupide mensonge reposerait cette agression, mais je savais ce qui allait se produire. A six heures et quart, en effet, une demi-heure avant, M. Merrick, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, m'avait fait savoir que M. de Schoen lui avait demandé, le soir même, de faire hisser sur l'ambassade d'Allemagne le drapeau américain. M. de Schoen entra. Il était troublé. Il me lut la courte lettre qui est, pour la honte éternelle de l'Allemagne, connue du monde entier et qui invoquait à notre charge le survollement par nos avions du territoire allemand. Des Allemands ont eux-mêmes, depuis, démenti cette ineptie. Je protestai contre cette "inexactitude", ne voulant pas m'écarter, même à un pareil moment, de la langue diplomatique qui affecte la douceur des synonymes. Je lui rappelai les agressions dont j'avais fait, la veille, état vis-à-vis de lui-même, et qui étaient à la charge de l'Allemagne. Il ne répondit rien. Il partit..."

Au cours de l'important article que M. Guglielmo Ferrero a publié dans la Revue hebdomadaire du 27 juillet dernier, l'éminent historien porte sur la responsabilité de Guillaume II dans la déclaration de la guerre le jugement suivant : "Le responsable direct de la guerre est donc celui qui a voulu obliger, le 29 juillet, le gouvernement russe à cesser ses préparatifs militaires contre l'Autriche, trois jours après que le gou-

vernement allemand eut déclaré ne faire aucune objection à ces préparatifs. Qui est donc ce personnage, dont le nom méritera d'être maudit par les siècles? Nous pouvons, à présent, après quatre ans de guerre, le désigner sans crainte de nous tromper, comme étant l'empereur Guillaume, qui venait de rentrer à Berlin le jour précédent, le 28, de sa croisière dans la mer du Nord. Le premier à accuser l'empereur a été le baron Beyens, qui était en 1914 ministre à Berlin. Dans un article publié par la *Revue des Deux Mondes* le 1er juin 1915, le baron Beyens a affirmé que la démarche comminatoire du 29 juillet a été imposée par l'empereur Guillaume, à peine arrivé à Berlin. Le témoignage déjà si grave du baron Beyens a reçu dernièrement une confirmation décisive dans les révélations très détaillées du docteur Muehlen, ancien directeur des usines Krupp. Le docteur Muehlen a déclaré avoir appris du docteur Helfferich, alors directeur de la *Deutsche Bank*, et de M. Krupp von Bohlen, le célèbre maître de forges et l'ami intime de l'empereur d'Allemagne, que Guillaume II s'était entendu directement avec le gouvernement autrichien pour l'envoi du fameux ultimatum à la Serbie, et qu'il lui avait déclaré considérer comme *casus belli* la mobilisation russe contre l'Autriche... On comprend maintenant pour quelle raison le gouvernement allemand s'est toujours efforcé de détourner l'attention du monde des événements du 29 juillet pour la concentrer sur les événements du 30 et du 31. Il ne veut pas que le monde et l'Allemagne découvrent, un jour, que celui qui a déchaîné la guerre est l'empereur Guillaume en personne. Car il n'ignore pas que la destinée des Hohenzollern dépend de ce secret".

De quels traits de feu le grand patriote chrétien Louis Veuillot, n'aurait-il pas stigmatisé la fourberie du cruel empereur d'Allemagne, lui qui écrit, à la page 75 de son livre *La guerre et l'homme de guerre* : "Dieu permet que les nations aient soin de leur honneur, qui est une partie si essentielle de leur puissance, et la guerre est encore légitime pour venger un affront."

"Jamais, écrit-il encore, chez aucun peuple, aucun poète n'a fait entendre d'aussi beaux chants de guerre qu'on en trouve dans les Prophètes. C'est là qu'éclatent avec une sublime simplicité, au milieu des plus amères afflictions, l'amour des lois et de la patrie, l'adeur des combats, la confiance au Dieu des armées, le mépris de la mort, la certitude d'un triomphe suprême." — "L'Eglise catholique prie sans cesse pour la paix, dit encore le grand écrivain; mais elle ne condamne pas la guerre en elle-même, et loin de blâmer la profession des armes, nous verrons qu'elle l'honore et qu'elle la sanctifie." Et Louis Veuillot, à l'appui de son affirmation, cite cette belle prière de l'Eglise que prononçait le pontife bénissant l'épée du chevalier : "Exaucez nos prières, nous vous en supplions, Seigneur ; et de votre droite daignez bénir l'épée dont votre serviteur désire être ceint aussi longtemps qu'il

pourra défendre les églises, les orphelins et les veuves, et tous ceux qui servent Dieu, contre la cruauté des païens et des hérétiques; qu'elle soit la terreur de qui-conque lui tendra des embûches."

Que nous voilà loin, encore une fois, de la littérature pacifiste de M. Bourassa, félicitant un journaliste dont les idées sur la guerre lui plaisent, parce qu'"il démolit l'évangile de la force" et qu'"il démontre à quel point la guerre est antichrétienne et antisociale" (*Le Pape, arbitre de la paix*, p. 26)

Il faudrait citer encore l'éloge magnifique que fait Louis Veuillot des grands guerriers chrétiens, Albuquerque, Turenne, Condé, Drouot, Bugeaud, Saint-Arnaud. "Comme son héroïque rival devenu son ami (Condé), écrit Veuillot, Turenne a été loué dans la chaire chrétienne, à la face de Dieu et des hommes; et comme lui, loué à cause de sa gloire, il a mérité d'être proposé en exemple à cause de ses vertus. Après l'éloge funèbre de Condé par Bossuet, on admire encore les deux éloges funèbres de Turenne, le premier par Mascaron, évêque de Tulle, le second par Fléchier, évêque de Nîmes. Il revit dans ces pages, plus durables que l'airain, où le gémissement sublime de la patrie se mêle à cette allégresse sainte avec laquelle l'Eglise loue ses enfants."

Mais le plus beau chapitre du livre de Louis Veuillot sur la guerre est celui où il montre la grandeur du prêtre et du soldat, invincibles quand ils sont tous les deux associés à la même œuvre : "Deux mains ont fondé la France, deux mains l'ont agrandie et maintenue dans ses splendeurs, deux mains l'ont toujours relevée dans ses défaillances : la main du prêtre et la main du soldat. Parcourez toutes les époques glorieuses et fécondes de notre histoire, depuis Clôvis jusqu'à nos jours, ces deux mains travaillent d'accord à la même œuvre; elles s'entr'aident plus ou moins, mais elles s'entr'aident. Voyez les temps bâtarde, les jours malheureux; elles sont divisées. Dieu les rapproche quand il veut que la France fasse quelque chose d'illustre et de bon. Union de la force et de la foi sous Clovis, sous Charlemagne, sous saint Louis, sous Louis XIV : quels hommes de guerre ! quels hommes d'Eglise ! Division, pour ne pas remonter plus haut, pendant le XVIIIe siècle: quels abaissements ! quel pas en arrière fait la civilisation chrétienne ! D'un côté, la Pologne est partagée, une nation catholique disparaît; de l'autre, les Missions sont interrompues, et une partie du monde retombe dans la nuit."

Pour Veuillot, la France est une nation éminemment guerrière et sacerdotale : "La France est une nation croyante et fière; elle enfantera toujours des prêtres et toujours des soldats; elle les enfante de semblable nature, hardis, entreprenants, se portant du même cœur aux grandes et rudes entreprises, aux Missions et aux Croisades, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de la justice, pour l'amour de la gloire. Nul

peuple n'a donné autant de sang aux idées : la pensée humaine vogue à travers le monde sur un large fleuve de sang français. On peut dire que le Français, dans l'excellence de sa nature, naît prêtre ou naît soldat. L'épée est pour lui comme un huitième sacrement, créé exprès à son usage et qui le rend meilleur. Vingt fois l'épreuve a été tentée : elle a toujours réussi, quand on l'a voulu. On a ramassé la populace des villes, tout ce qu'il y a au monde de plus railleur, de plus insoumis, de plus turbulent, et l'on a pu en tirer une bonne troupe. A peine ont-ils le sabre au flanc et l'uniforme sur les épaules, ces gamins, ces rebelles deviennent autres : les voilà aussi orgueilleux de leur joug de fer qu'ils l'étaient de leur sauvage liberté. Dès lors, ils sont accessibles à des idées qui n'avaient auparavant aucun chemin pour saisir leur intelligence. On peut leur parler de devoir, d'obéissance, de respect; on peut leur parler de Dieu. Ils reviennent à l'instinct national, qui est l'accord de la force et de la foi".

L'accord de la force et de la foi est aujourd'hui parfait dans la personne du grand chef français qui commande aux armées alliées. Aussi, Foch nous apparaît comme l'incarnation vivante de la patrie française et comme un gage certain de la victoire prochaine. "dans cette guerre que la France fait sans but d'ambition, pour la liberté menacée de la famille des peuples", suivant l'expression même de Louis Veillot parlant de sa patrie en 1855.

Sachons donc aider la France de toutes nos forces, dans cette lutte gigantesque; et, au lieu de nous laisser déprimer par une littérature qui avilit le noble métier des armes, exercé pour la défense du droit opprimé et de la justice outragée, comme le sont les pages décourageantes du chef de l'école nationaliste, allons puiser dans les œuvres hautement moralisatrices du roi des journalistes catholiques la doctrine saine et forte, qui fait germer le courage et qui ennoblit les âmes.

P. LEDROIT.

LA SEMAINE LITURGIQUE

LE SALVE REGINA

Dans l'année liturgique, le cantique qui résonne le plus longtemps, c'est l'antienne aux notes si gémissantes, mais si affectueuses, *Salve Regina*. Salut, ô Reine, notre Vie! Si Jésus-Christ est le principe de la vie surnaturelle, notamment de la Vie liturgique avec ses consolations, la Mère du Christ ne sera-t-elle point la vie? "Nous élevons vers vous nos cris, pauvres exilés, pauvres enfants d'Eve; nous soupérons

vers vous, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes: *in hac lacrymarum valle!*" O homme, qui que tu sois, dès là que tu es un homme, combien de fois t'est-il arrivé de finir un de tes quelques jours, sans avoir eu le cœur froissé à la vue de l'injustice, ou sans avoir senti en toi-même que nous sommes une famille déchue et travaillée par de déplorables instincts, pour ne rien dire des habitudes tyranniques dont plusieurs ont à traîner les chaînes, par leur faute bien personnelle? Si nous avions dans la mémoire tout notre passé; si nous connaissions tout notre présent; si le voile de l'avenir se soulevait: combien parmi nous qui verseraient toutes les larmes de leurs yeux! S'il vous était donné d'entendre les malheureux sur toute la surface de la terre, ne seriez-vous pas exposé à mourir de compassion? Vallée profonde éloignée du bonheur, vallée où les ruisseaux roulent des larmes, notre condition ici-bas n'est supportable, à quiconque ne s'est point fait semblable aux bêtes, que parce qu'il peut élever les yeux de son intelligence et les ailes de son cœur en haut, se chantant à lui-même les suaves espérances: Notre père qui êtes aux Cieux! Et vous, Femme bénie entre toutes les femmes, votre Jésus, après cet exil faites-nous le voir. *Eia ergo* marque le lien entre les deux idées du cantique, celle d'exil et celle d'espérance. Dans ce mot *Eia* un geste. *Ergo*: conclure ainsi de la misère du fils au secours de la mère, n'est-ce pas le sublime du sentiment? Ces paroles: *salve, valle, converte, ostende* marquent la série des affectueux gémissements. Elles tombent comme des soupirs.

Le *Salve Regina* serait la composition d'Adhémar, évêque du Puy, chef spirituel de la première croisade. Il était dans un milieu favorable à l'inspiration, pasteur d'une ville si dévouée à la Mère du Rédempteur. Que ne savait-il que, plus de sept cents ans après, prenant pour piédestal le roc qui domine sa cathédrale et son siège, les Francs viendraient placer un monument colossal, représentant Marie couronnée reine du Ciel et de la France, avec son fils entre les bras, sa divine main étendue sur le pays? Fourni par les canons enlevés à Sébastopol, ce bronze témoigne et de notre vaillance conservée depuis les croisades et de notre persévérante piété envers Notre-Dame. Ainsi, à la distance de presque huit siècles, notre France chantait encore, au jour de cette nouvelle intronisation, le *Salve Regina* des Croisades, et pour faire passer ces échos aux générations à venir, elle inscrivait sur le bronze aux pieds de la céleste reine de France: *Salve Regina!* On raconte qu'en 1146, veille de Noël, comme saint Bernard était reçu dans la cathédrale de Spire, au chant de notre antienne, les derniers accents ayant retenti, Bernard continua, dans un élan de cœur, ajoutant: *O clemens, o pia, o dulcis, virgo Maria!* Cette poésie est un chant d'exilé; et saint Vincent de Paul, captif sur la côte africaine, trouvait à son cœur comme une brise rafraîchissante dans le chant du *Salve Regina*. Il chantait avec un

accent qui convertissait la femme de son maître et le maître lui-même, un rénégat.

L'abbé EUGENE CHIPIER.

"La Vie liturgique".

Semaine du 1er septembre

Dimanche, 1 septembre.—15^e dimanche après la Pentecôte.

Toujours l'Eglise nous suggère une humble supplication au Seigneur: ce doit être là la relation normale entre Dieu et ses enfants pécheurs. Elle insiste aujourd'hui encore tout particulièrement sur ce sentiment.

"*Inclinez votre oreille vers moi, Seigneur, dit l'introuvable, et exaucez-moi; sauvez votre serviteur qui espère en vous, mon Dieu; Seigneur, ayez pitié de moi, parce que j'ai crié vers vous tout le jour.—Remplissez de joie l'âme de votre serviteur, parce que j'ai élevé mon âme vers vous, Seigneur.*"

Quelle belle expression, tout de même, "élever son âme vers Dieu": la détacher toute de tout ce qui la retient en bas, la mettre en harmonie avec les pensées, les volontés, les horizons divins; la mettre d'accord avec les accents de l'Esprit divin, qui prie et qui chante dans la voix de l'Eglise.

Et c'est pour cette Eglise que monte vers Dieu, avec les âmes, la prière de la collecte :

"*Ecclesiam tuam, Domine, miseratio continuata mundet et muniat: et, quia sine te non potest salva consistere, tuo semper munere gubernetur. — Que votre miséricorde, Seigneur, purifie et protège sans cesse votre Eglise; et, parce qu'elle ne peut sans vous demeurer sauve, qu'elle soit toujours gouvernée par votre grâce. Par Jésus-Christ Notre Seigneur.*"

Comme cette prière est pleine de vérité, autant que de piété. Quel malheur que certains beaux esprits, pourtant catholiques, ne trouvent aucune beauté à de tels accents.

Quel malheur aussi que les vies des saints, vies si rafraîchissantes au milieu du pesant atmosphère moral et intellectuel, qu'il est parfois si pénible de respirer de nos jours, ne soient pas plus connues, plus goûtées, plus exploitées, pourrions-nous dire, pour reconforter et consoler les tristes débilites de tant d'âmes souffreteuses.

L'Eglise et la liturgie rappellent aujourd'hui une de ces vies où la vertu est ornée autant que fortifiée par la grâce, celle du saint Abbé Gilles, très populaire en France et dans toute l'Eglise, aux siècles de foi plus fervente et plus intelligente.

Comme les fêtes de saints ne sont pas nombreuses cette semaine, prenons le temps de relire la légende—encore un mot dont a débilité le beau sens primitif—de saint Gilles ou Aegidius.

"Né à Athènes, de race royale, dit le bréviaire, Gilles, dès son premier âge, s'adonnait de telle sorte

aux lettres divines et aux œuvres de charité, qu'il ne semblait avoir souci d'aucune autre chose. Aussi, ses parents morts, distribua-t-il aux pauvres tout son patrimoine, allant jusqu'à dépouiller sa tunique pour en couvrir un malade dans l'indigence. Celui-ci avait aussitôt recouvré la santé; puis survinrent beaucoup d'autres miracles; en sorte que, craignant la renommée qui ne pouvait manquer d'en résulter pour lui, Gilles se rendit à Arles auprès de saint Césaire. Deux ans après, il le quittait pour s'enfoncer dans la solitude. Longtemps il n'eut pour nourriture que des herbes, des racines et le lait d'une biche qui venait à lui à des heures déterminées.

"Admirable était devenue sa sainteté, quand un jour cette biche, poursuivie par la meute royale, s'enfuit vers la grotte du bienheureux; le roi de France l'ayant ainsi découvert, obtint à force d'instances qu'il voulût bien laisser bâtir un monastère au lieu où se trouvait cette caverne.

A la prière du prince, Gilles en prit malgré lui la conduite; et c'est après s'être plusieurs années prudemment et pieusement acquitté de cette charge, qu'il passa au ciel."

L'histoire note un autre détail charmant de la vie du saint Abbé. Lorsque la biche de saint Gilles se réfugia auprès de lui pour échapper à la meute royale, une flèche lancée contre elle traversa la main du saint, qui ne consentit pas à laisser panser cette plaie et qui la garda jusqu'à la fin de sa vie pour en goûter la souffrance méritoire.

Lundi, 2 septembre.—Saint Etienne, roi et confesseur.

Ce fut saint Etienne qui établit en Hongrie la foi catholique et la dignité royale, (la Hongrie n'était jusque alors qu'un duché), avec le concours du pape Sylvestre II.

Baptisé avec son père Géza, par saint Adalbert, évêque de Prague, en 985, Etienne épousa en 995, la princesse Gisèle de Bavière, sœur de l'empereur saint Henri et deux ans plus tard il succéda à son père. C'est en l'an 1000 que des délégués du duc de Hongrie se rendirent à Rome pour obtenir du Saint-Siège la dignité royale et l'établissement de la hiérarchie catholique pour leur pays. Sylvestre II accéda avec joie à leur demande et voulut donner lui-même la couronne que saint Etienne ceignit en 1001, en mettant son royaume sous la protection de l'Eglise de Rome et de la Reine du ciel.

La vie du premier roi de Hongrie fut toute de piété, de charité, de zèle.

"Rome, Jérusalem, Constantinople, dit le Bréviaire, le virent construire divers asiles de piété. L'archevêché de Gran et dix évêchés lui durent leur fondation en Hongrie."

D'une admirable charité pour les malades et les pauvres, qu'il servait et soignait de ses mains, qu'il allait de nuit secourir dans les hôpitaux, saint Etienne,

surtout après la mort accidentelle de son fils saint Emeric, fut en butte à des épreuves de la part de ses neveux ambitieux, dont quelques-uns prirent part à une conspiration contre sa vie.

Il fut canonisé avec son fils en 1083 et sa main droite, instrument de tant de charité, est conservée intacte, alors que le reste de son corps a été atteint par la décomposition du tombeau. Cette relique est une des plus précieuses conservées dans la Hongrie. C'est comme héritiers de saint Etienne, apôtre de son pays, que les rois de Hongrie ont le titre de *majesté apostolique*, et font porter la croix devant eux, comme les archevêques.

Mardi, 3 septembre.—Office ferial.

“Les fêtes, ou jours libres, sont les jours où aucune fête n'empêche de vaquer aux occupations ordinaires. Dans le langage de l'Eglise, on dit que l'on fait l'office de la férie ou du dimanche, lorsqu'on ne célèbre en ces jours aucune fête de saint; alors on prend l'office au propre du temps.” Dutilliet.

Les solennités de l'Eglise se divisent, en effet, en *Propre du temps* et en *Propre des saints*, selon que l'office se fait conformément à l'esprit du temps où l'on se trouve, où selon l'esprit des fêtes que l'Eglise a instituées en l'honneur de la Sainte-Vierge et des saints.

Le *Propre du temps* se divise en dimanches et fêtes et comprend cinq grandes époques: le temps de l'Avent, le temps de Noël et de l'Epiphanie, le temps de la Septuagésime et du Carême, le temps Pascal, le temps après la Pentecôte.

“L'Eglise, dit Bossuet, inspirée de Dieu et instruite par les saints Apôtres, a tellement disposé l'année, qu'on y trouve avec la vie, avec les mystères, avec la prédication et la doctrine de Jésus-Christ, le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs et dans les exemples de ses saints, et enfin un mystérieux abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament et de toute l'histoire ecclésiastique. Dans cette variété, qui aboutit toute à l'unité tant recommandée par Jésus-Christ, l'âme innocente et pieuse trouve, avec des plaisirs célestes, une solide nourriture et un perpétuel renouvellement de sa ferveur.”

Mercredi, 4 septembre.—Office ferial.

Le *Propre du temps* comporte au bréviaire, pour chaque jour de la semaine trois hymnes différentes, pour les Matines, pour les Laudes et pour les Vêpres.

Ces hymnes très anciennes avaient charmé le goût et la piété du grand Racine, qui ne dédaignait pas de suivre l'usage des fidèles instruits de son siècle, et de lire le bréviaire. C'est ainsi qu'il fut amené à en faire la traduction.

Voici comment il rendit en beaux vers classiques l'hymne des laudes du mercredi: *Nox et tenebræ...*

*Sombre nuit, aveugles ténèbres,
Fuyez: le jour s'approche, et l'Olympe blancbit:
Et vous, démons, rentrez dans vos prisons funèbres:
De votre empire affreux un Dieu nous affranchit.*

*Le soleil perce l'ombre obscure;
Et les traits éclatants qu'il lance dans les airs,
Rompant le voile épais qui couvrait la nature,
Redonnent la couleur et l'âme à l'Univers.*

*O Christ, notre unique lumière,
Nous ne reconnaissons que tes saintes clartés!
Notre esprit t'est soumis; entends notre prière,
Et sous ton divin joug range nos volontés.*

*Souvent notre âme criminelle
Sur sa fausse vertu, téméraire, s'endort;
Hâte-toi d'éclairer, ô lumière éternelle,
Des malheureux assis dans l'ombre de la mort!*

*Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit Saint: qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leurs cours.*

Jeudi, 5 septembre.—Saint Laurent Justinien.

Premier patriarche de Venise, saint Laurent Justinien était né dans la ville même que devaient illustrer encore ses charités et son apostolat. D'abord chanoine régulier, il fut dans la vie religieuse modèle d'humilité, se plaisant aux plus bas et plus rebutants offices, modèle aussi de ferveur, continuant presque sans interruptions ses oraisons qui le transportaient en des extases fréquentes.

Nommé malgré lui archevêque, puis patriarche de Venise, sa patrie, il resta pauvre, humble, ne refusant jamais l'aumône, s'endettant même pour soulager les malheureux. Ses charités ne l'empêchèrent pas de bâtir plusieurs monastères de vierges. Son zèle s'employa également à la réforme des mœurs et à l'affermissement de la discipline ecclésiastique. Sa piété en fit le sauveur de sa patrie.

Favorisé du don de prophétie et d'une science spirituelle qu'il n'avait pas acquise par l'étude des livres, il termina par une mort admirable, en 1445, une vie toute remplie des plus grandes vertus.

Retenons de saint Laurent Justinien ces deux maximes si élevées.

“Pour l'homme, c'est déchoir de sa noblesse native que de chercher son repos ailleurs qu'en celui dont il est l'image.—Tout ici-bas n'est que pour nous traduire l'éternelle beauté, nous apprendre à l'aimer, chanter avec nous notre amour.”

Vendredi, 6 septembre.—Office ferial.

Samedi, 7 septembre.—Office de la Sainte Vierge du samedi.

Cet office de la Sainte-Vierge tient place de l'office ferial ordinaire du samedi, dont il n'est qu'une modification en l'honneur de la Mère de Dieu.

En l'honneur de Marie, dont nous fêtons demain la naissance, ajoutons ici, à la page pieuse et instructive sur le *Salve Regina* reproduite plus haut, ces trois sonnets d'un poète qui n'est pas inconnu de nos lecteurs.

TRYPTIQUE

I

*Maria, mater gratiæ,
Dulcis parens clementiæ*

Quand la vie incertaine encore et toute neuve,
De ce vieux cœur blessé qui souffre et qui se fend,
Sourd comme du rocher s'égoutte, flot naissant,
L'humble source promise aux grandes eaux d'un fleuve,

Qui donc nous adoucit cette suprême épreuve,
Et se penchant sur nous comme sur un enfant,
Donne au flot trop avare et d'un goût décevant
Une fraîcheur céleste où notre âme s'abreuve?

C'est vous, Cœur transpercé de glaives tout en feu,
Dont le sang a germé la chair du Fils de Dieu
Qui nous sauve à jamais de l'éternel supplice;

Car vous seule savez, Mère de tant de pleurs,
Mêler à la souffrance un si chaste délice
Que l'amour naît en nous de l'excès des douleurs.

II

Tu, nos ab hoste protege.

Si le rire déjà de l'affreuse victoire
Sur la face invisible et proche du péché
Menaçait mon esprit vers l'abîme penché,
Pur refuge imploré, dresse-toi, Tour d'ivoire!

Que ta blancheur sereine éclaire ma nuit noire.
Que ton seuil entr'ouvert où l'Amour s'est caché
Me reçoive tremblant encor mais arraché
A ces filets impurs que tresse ma mémoire.

Ton geste souverain refermera sur moi
— Tour que la Paix divine emplit de sa lumière! —
La porte où l'ennemi brisera sa colère;

Et l'Enfant, mon Sauveur, ton doux Fils et mon Roi,
Que tes mains pencheront vers mon humble misère,
Daignera me sourire et ranimer ma foi.

III

Et mortis bora suscipe.

Est-ce un soir devant l'âtre et les outils rangés
Ou sous le chaud baiser d'une aube rayonnante,
Que mes yeux s'emplantant d'une ombre hallucinante
Me rendront toute chose et les miens étrangers,

La mort leur ayant fait de ses doigts érigés
Le signe impérieux qui soudain nous enfante
Du sommeil de la terre à la clarté vivante
Des greniers éternels où nous serons rangés?

Je ne sais rien; je sais qu'elle est là, taciturne,
Prête à bondir sur moi comme un voleur nocturne,
Et mes cris avant l'heure, ô Mère, vont vers Toi...

Fais de l'herbe naissante un épi qui s'incline
Tout pesant de grains d'or et qui n'a plus d'effroi
S'il sent passer la faux de la moisson divine.

CHARLES GROLLEAU.

Voici la traduction des quatre vers latins servant d'épigraphe à ces vers français, qui en sont comme la paraphrase très développée: "Marie, mère de grâce, douce mère de la clémence, protège-nous, toi, contre notre ennemi, et reçois-nous à l'heure de la mort."

L'abbé J.-A. D'AMOURS.



L'horoscope de John Barleycorn, d'après le *Call and Post* (San Francisco.).



Allemagne et Démocratie



NOUS lisons couramment, sous toutes sortes de formes, que la monstrueuse guerre actuelle est celle des puissances d'autorité contre les puissances démocratiques, qu'il y a identité entre la démocratie et la civilisation, et que les alliés représentent la civilisation en tant qu'Etats démocratiques, tandis que l'Allemagne représente la barbarie en tant qu'empire autoritaire. Est-ce bien là, cependant, la réalité? N'est-ce pas plutôt un de ces mirages qui nous ont déjà si souvent et grossièrement égarés, et si l'Allemagne, en effet, représente la barbarie, n'est-ce pas précisément, au contraire, parce que sous la tromperie des mots et la fantasmagorie des apparences, c'est elle qui, au fond, incarne bien réellement et véritablement la démocratie?

Le résultat le plus clair d'une démocratie, lorsqu'elle ne tourne pas à l'anarchie, est nécessairement d'aboutir à une mégalomanie collective, où les millions de mégalomanies particulières se multiplient les unes par les autres et produisent exactement le délire national connu aujourd'hui sous le nom de pangermanisme. Chacun, à force de se prendre pour une partie de la souveraineté, finit par se considérer comme un souverain, et tous ces millions de souverains font nécessairement un total de souveraineté qui ne peut pas ne pas tendre à couvrir le monde. La folie démocratique, au lieu de verser dans le gâchis, se raidit et se condense alors, comme dans l'ancienne Rome, en un ordre terrible, ne connaît plus rien que la rage de tout prendre et de tout régir à tout prix, n'importe où, par n'importe quels moyens, et n'est-ce pas exactement le cas de l'Allemagne?

De là, bien des choses que ne peuvent pas s'expliquer les démocrates illusionnés des démocraties alliées, et qui s'expliquent pourtant de la façon la plus naturelle. De là, la stupéfaction de ce membre de la Commune de Paris allant rendre visite à Karl Max, et s'en revenant tout consterné d'être tombé sur un impérialiste, là où il s'imaginait trouver une "frère"!

* * *

Cette mégalomanie nationale, qui est la marque de l'Allemagne, est donc bien déjà celle d'une démocratie. Mais combien d'autres faits lui imprimant encore le même signe!

Quel est, dans son histoire, le personnage qui la résume le mieux? Quel est son héros le plus représentatif? C'est Luther et Luther n'est-il pas également considéré comme l'un des précurseurs de notre Révolution? La Réforme n'est-elle pas regardée comme un préliminaire à notre Quatre-Vingt-Neuf? Aucune mé-

moire n'est cependant plus sacrée à l'Empereur allemand que celle de Luther. "Mon ami Luther", s'est plu à dire un jour symboliquement Guillaume II.

Est-il besoin de rappeler aussi, tant il en a été parlé et reparlé, non pas seulement la protection apportée par Frédéric II à nos philosophes, c'est-à-dire aux pères mêmes de notre démocratie, mais la véritable collaboration qui exista entre eux et lui? Et d'où devait venir, quelques années plus tard, le programme révolutionnaire exactement suivi par la Convention, y compris l'exécution même de Louis XVI? Des loges allemandes, où se trouvait si complètement réunie presque toute l'Allemagne dirigeante et gouvernante, professeurs, magistrats, chanoines, recteurs d'universités, généraux et gouverneurs de villes, qu'on y rencontrait même le coadjuteur de Mayence Mgr de Dalberg, l'un des douze grands chefs occultes de la secte, et qui s'y cachait sous un nom de guerre!

Donoso Cortès écrivait de Berlin à son gouvernement, en 1848, que l'un des principaux articles du programme des révolutionnaires allemands était l'unité de l'Allemagne. Dès cette époque, le plan réalisé ensuite par Bismarck était donc celui des démocrates, et même des démagogues. La mémorable et funeste unité allemande était alors tout spécialement et tapageusement réclamée par la démocratie et la révolution. Et comment Bismarck lui-même, qui débutait à ce moment dans la politique, était-il surnommé par ses compatriotes? Ils l'appelaient le "conservateur rouge"!

Il y a des mots lumineux, et celui-là en est un. Retenons-le bien, et n'oublions pas que la grande idée directrice du règne de Guillaume Ier, celle à laquelle tenaient, pendant vingt ans, tous les efforts de sa politique, tous les tours et détours de ses ministres, et qui devait, sous son petit-fils, devenir le délire pangermaniste, pour finir par déchaîner l'un des plus effroyables cataclysmes de l'histoire et couvrir le monde de cadavres et de ruines, n'oublions pas que cette idée et ce délire-là sont une idée et un délire démocratiques, portant parmi leurs références des références anarchiques et marqués d'un millésime révolutionnaire!

* * *

On pourrait continuer à peu près indéfiniment à énumérer ces observations. Elles seraient toutes des plus suggestives, et expliqueraient largement tout ce qui n'a cessé de se produire chez nous depuis quarante ans, et tout ce qui s'y produit encore aujourd'hui, plus insolemment que jamais, comme "intelligence avec l'ennemi", pour nous en tenir à l'expression juridique.

Qu'il y ait en France, à cet instant même, après tant de sang versé, tant de provinces saccagées et tant d'héroïsme déployé, un parti allemand, c'est abominable et c'est invraisemblable, mais cela est ! Et quel est ce parti allemand ? Celui qui a précisément toujours passé et s'est toujours donné pour le plus intraitablement démocratique. Ses chefs, avant la guerre, ne distinguaient pour ainsi dire pas entre l'Allemagne et la France, et pensaient, causaient, agissaient, complotaient en commun avec les Allemands. Rappelez-vous leur fameuse "machine à bosseler", et leur non moins fameuse "chaussette à clous". N'aurait-on pas dit des punitions militaires allemandes, et la discipline ouvrière de notre démagogie ne ressemblait-elle pas comme une sœur, voilà seulement encore quatre ans, à la discipline prussienne ?

Il y a un fléau presque aussi désastreux que la guerre, c'est celui des idées fausses, et il n'a peut-être jamais autant sévi aussi qu'à cette heure. Les alliés combattent-ils pour le droit et la civilisation ? Oui,

mais quoiqu'ils soient des démocrates, et non parce qu'ils en sont ? L'Allemagne est-elle l'armée de la barbarie ? Oui, mais parce qu'elle est au fond, et réellement, une démocratie, ou plutôt la Démocratie elle-même, et non parce qu'elle ne l'est pas ! Nous avons même, en ce moment, le spectacle et la leçon de deux démocraties modèles. L'une n'as pas eu de chance, et c'est la démocratie russe ! L'autre a réussi, mais sous la seule forme où puisse réussir une démocratie, c'est-à-dire sous la forme césarienne et païenne, et c'est l'Allemagne, dont ce caractère de paganisme écrasant et triomphant a fait la maîtresse et l'inspiratrice de tout ce qu'il y a de cyniquement pervers et criminel dans tous les pays. La première s'est noyée elle-même dans un déluge d'horreurs, et la seconde a porté chez les autres nations le plus épouvantable flot de mort et de dévastation matérielle et morale qui les ait jamais submergées !

MAURICE TALMEYR.

Le Gaulois.



MA RIVIÈRE ⁽¹⁾



CHACQUE soir, quand le travail du jour est fait, le même train de banlieue me ramène lentement chez moi, et je retrouve ma rivière.

Elle coule tranquille, froide et profonde, entre deux berges plates semées d'ormeaux. J'ignore d'où elle vient et je m'en moque; je sais qu'un peu plus loin elle va trouver des quais, des pontons et des garages, et l'animation bruyante d'une ville de canotiers, mais ce que j'aime d'elle, c'est un tronçon de trois cents mètres, entre deux tournants, au milieu de la dure campagne.

Je m'arrête un instant sur son bord, avec un coup d'œil amical au paysage familier, et quand j'ai sauté à l'eau d'un bond et que, dix mètres plus loin, je remonte à la lumière, je sens que je suis lavé, lavé jusqu'au cœur de la fatigue et de l'ennui du jour, et des pensées mauvaises de la cité.

Alors je remonte lentement le long de la berge, tout au bonheur de sentir mes muscles jouer dans l'eau fraîche, jusqu'à la limite de mon empire, un coude de la rivière, que domine, sur un tertre de six pieds, un bouquet d'ormeaux.

Plus loin, c'est une contrée vague et redoutable, où les berges descendant en marécages dans l'eau trouble, qui doit se peupler, pour le nageur, d'herbes mauvaises et de dangers incertains. Au lieu qu'ici,

entre les rives connues, il me semble que rien ne peut m'atteindre, et la racine qui m'effleure, et le remous qui m'entraîne un peu sont des choses inoffensives et familières.

Je puis me souvenir d'un temps où je ne m'aventurais dans l'eau, l'eau dangereuse et froide, qu'avec une méfiance hostile; d'un temps, où, après quelques minutes de bain, je revenais à la berge, les membres raidis, heureux de sentir la terre sous mes pieds. J'ai appris, jour après jour, à glisser entre les nénuphars, bien allongé pour fendre l'eau sans effort, à piquer dans l'ombre des ormeaux pour ressortir au grand soleil, à sauter droit devant moi, après dix pas d'élan, pour tomber en plein courant, les pieds d'abord, et trouer l'eau sans éclaboussure; et j'ai appris, l'une après l'autre, appris et aimé toutes les nages, depuis la brasse tranquille et sûre, jusqu'au "strudgeon" précipité, qui vous donne l'air, dans le remous d'eau soulevée, d'un cachalot fonçant sur sa proie.

* * *

O vous qui, une fois par semaine, mijotez en des baignoires, ou vous qui, à de rares intervalles, allez barboter dans le "grand bain" étroit de quelque établissement malpropre, je vous plains du fond de mon cœur.

Vous ne savez pas ce que c'est que de filer dans l'eau claire, en un coin de rivière qui semble si loin du monde qu'on s'y sent l'âme libre et sauvage d'un primitif; vous ne savez pas ce que c'est que de des-

(1)—Publié dans le "Velo", le 1er janvier 1904, pour un concours littéraire appelé le concours de vacance et qui valut à l'auteur le prix d'honneur à l'unanimité. On y trouve déjà le talent de l'auteur de *Maria Chapdelaine*.

cedre trois cents mètres de courant, en "over-arm" nagée à toute allure, quand des mois d'entraînement vous ont fait les membres forts et le souffle long; de tendre tous ses muscles pour l'effort précis et désespéré de la fin, et puis se retourner d'un brusque coup de reins, pour se trouver face à son propre sillage, et attendre sans bouger, le nez sous l'eau, que les remous légers viennent vous clapoter au front.

Certains soirs, quand, après une longue, longue journée étouffante d'été, le soleil commence à peine à décroître, je viens vers ma rivière, si las, qu'il me semble que ma force et mon courage m'aient abandonné pour jamais.

Mais je me laisse aller au courant, et, bercé par l'eau fraîche, quand le ciel attendrit ses nuances, je sens descendre en moi la grande paix tranquille qui vient d'au-delà des ormeaux.

* * *

Pourtant les plus beaux jours sont ceux de la fin, quand vient l'automne. L'eau est chaque jour plus froide, et, chaque jour plus nombreuses, on voit les feuilles jaunies descendre au long de la rivière. Le jour se meurt quand j'arrive, et, par certains soirs brumeux et gris, il fait si sombre qu'on sent déjà la nuit prochaine. Mais je sens ma force en moi, et je remonte sans hâte vers le tertre planté d'arbres, d'où je regarde agoniser la lumière.

C'est alors qu'il fait bon jouer dans l'eau, quand les moindres remous se teintent de reflets orange, et que les troncs des ormeaux montent comme des colonnes noires, dans le ciel attendri; qu'il fait bon, comme Kotik, le jeune phoque blanc dont parle Kipling, nager en rond dans les derniers rayons du soleil pâle, ou se tenir debout dans l'eau pour regarder le vaste monde, ou encore prendre un grand élan pour s'arrêter net, d'un effort subit, à six pouces d'une pierre aigue.

Parfois, quand l'ombre descend sur les berges plates, elles prennent à mes yeux, un aspect de redoutable mystère. La nuit a fait le silence dans les champs tristes, on ne voit ni homme, ni maison, et, parce que je me trouve, seul et nu, au milieu de la large campagne, voici que mon âme de civilisé, soudain rajeunie de trois mille ans, fait de moi un contemporain des premiers âges.

J'oublie que j'ai travaillé tout le jour dans un bureau sombre, parmi les maisons à sept étages, et, penché sur le courant, je guette, l'oreille tendue, les bruits confus qui sortent de l'ombre. Il me semble que là-bas au fond de l'inconnu traître, d'autres êtres vont se lever d'entre les roseaux, et marcher vers moi dans les ténèbres, que les habitants séculaires des marécages, troublés dans leur possession tranquille, sont prêts à se lever pour la défendre.

Alors j'entre dans l'eau sans bruit, et, durant d'interminables minutes, nageant doucement, j'épie la rive hostile.

Je me plais à croire qu'"Ils" sont là, aux aguets comme moi dans la nuit sombre, et qu'ils vont paraître soudain et surgir d'entre les arbres, redoutables, nus, musclés comme des bêtes de combat.

* * *

Ce n'est qu'un jeu et je me moque de moi-même, mais il est certains soirs où je me surprends à les attendre vraiment, et je retiens mon souffle, les muscles bandés pour la fuite ou la défense, tremblant de froid et d'anxiété dans les ténèbres.

Et le premier bruit qui rompt le silence: une motte de terre s'effritant dans l'eau, le cri plaintif d'un oiseau de nuit dans la campagne, m'est un prétexte pour me défendre soudain, et descendre le courant dans un effort furieux, d'un rythme qui va s'exaspérant, jusqu'aux dernières brasses affolées qui me jettent sur la berge, haletant et les mains tendues pour saisir.

D'autres fois... mais en vérité, elles doivent sembler ridicules à tout autre, les chimères amies qui peuplent pour moi ma rivière; mais, brouillard ou soleil, nuit ou lumière, jamais elle n'a manqué un seul soir de me donner le repos tranquille et l'oubli, et, d'année en année, elle m'a fait plus fort et meilleur.

Il y a des matins maussades et gris où je sens gémir en moi, sous le ciel brouillé, tout ce qui peut y dormir de mécontentement et d'amertume; des soirs pesants où je suis sans raison triste et fatigué; et, plus redoutables encore, de belles journées, venteuses et claires où je sens ma force monter en moi, quand l'air frais et le soleil hésitant font aux femmes, dans la rue, des figures de vierges tendres.

Mais il me suffit, pour retrouver ma paix heureuse, de songer à l'eau qui m'attend là-bas, l'eau tranquille, froide et profonde, où je sauterai d'un bond, et qui se refermera sur moi.

LOUIS HEMON,

(Prix d'honneur du concours de vacances)



—Viens avec nous célébrer le centenaire de Karl Marx.
—Impossible, mon vieux... les disciples du maître m'ont enlevé le bras qui levait le coude!



DE RETOUR DU CANADA



M. François Veillot, qui a obtenu dans sa tournée au Canada un si beau succès, en rend compte très loyalement en ces termes, dans le "Bulletin de Propagande française":

CHARGÉ, par le Comité catholique de propagande française, d'une mission au Canada, je dois en rendre compte aux amis de notre œuvre. Mais, qu'ils me permettent de le déclarer immédiatement, je dois avant tout remercier les Canadiens-français de la sympathie chaleureuse et empressée qu'ils ont mise à recevoir le représentant du Comité. C'est un besoin du cœur, en même temps qu'un acte de justice.

Ni les liens séculaires qui unissent la Nouvelle France américaine à la Vieille France d'Europe, ni l'enthousiasme avec lequel, il y a cinq ans, le Canada catholique célébra le centenaire de Louis Veillot, ne me faisaient prévoir un accueil aussi fraternel. Les espérances qui me poussaient vers ces fils de notre race ont été dépassées par leur affection.

Je n'entreprendrai pas ici l'énumération des personnalités, des institutions, des familles, des œuvres qui ont bien voulu m'admettre à leur foyer et répondre avec tant de cœur au salut que je leur apportais au nom de la patrie des aïeux. Pour dresser cette liste, il faudrait retracer, jour par jour et quelquefois heure par heure, tout l'itinéraire de mon voyage. Et encore craindrais-je de commettre des oublis, qui seraient taxés d'ingratitude. Il me suffira—ou plutôt il faudra me contenter—d'exprimer ici ma reconnaissance collective aux autorités religieuses qui, dans la personne du cardinal Bégin et de l'archevêque de Montréal, imités par tous leurs vénérés collègues de langue française, ont accueilli à bras ouverts et patronné auprès de leurs fidèles le délégué du Comité catholique; aux multiples établissements d'enseignement chrétien, depuis l'Université Laval jusqu'à d'humbles écoles de village, qui m'ont permis largement de prendre contact avec le corps professoral et la jeunesse étudiante; aux sociétés de propagande intellectuelle, comme la Bibliothèque de Saint-Sulpice de Montréal et l'Institut Canadien de Québec, qui m'ont ménagé de si vastes et bienveillants auditoires; aux Congrégations religieuses d'hommes et de femmes et au clergé séculier, dont j'ai pu admirer, dans des centaines d'églises et de couvents, la fécondité admirable et l'infatigable apostolat; aux nombreuses associations de culture intellectuelle, de charité, de formation chrétienne, d'action catholique et sociale, qui m'ont fait pénétrer dans leur vie intime et m'ont exposé le résultat de leurs efforts; aux établissements industriels et com-

merciaux, où j'ai pu voir le progrès matériel étayé par l'ascension morale; aux familles canadiennes, à ces admirables familles, riches d'enfants et de traditions, dont les bras et les cœurs se sont ouverts au frère de la mère-patrie; à toutes ces populations, enfin, de la province de Québec, des régions acadiennes, des localités françaises de l'Ontario et de l'Ouest, des cités franco-américaines de la Nouvelle Angleterre, au milieu desquelles, si souvent la sympathie, le langage et les idées m'ont procuré la douce illusion de n'avoir point quitté la France... Et je dois remercier également, d'un cœur ému, d'une part ces émigrés français, établis en terre canadienne, auprès de qui j'ai trouvé des intimités si précieuses, et ces Canadiens de langue anglaise, prêtres ou laïques, avec qui je me suis senti lié par le double nœud de la communauté des croyances et de l'alliance des armes!

* * *

Ce devoir de reconnaissance étant rempli—non dans la mesure où je le voudrais et le devrais, mais dans les limites où je suis resserré,—je dirai très simplement aux lecteurs de ce *Bulletin* comment j'ai "découvert" le Canada. Ce ne sera, bien entendu, qu'un aperçu très sommaire; un tableau détaillé exigerait tout un livre... que je tâcherai d'écrire.

Comment j'ai "découvert" le Canada; le mot paraît ambitieux ou ridicule, je l'emploie cependant à dessein. Il exprime une impression personnelle et, je crois, une vérité générale. Tout homme qui visite, avec quelque attention, un pays nouveau le découvre. Il avait beau le connaître à travers les livres, il s'aperçoit promptement qu'il n'en possédait qu'une science inexacte et incomplète. Il avait vu le portrait, il n'avait pas touché ni entendu la personne. C'est, du moins, le résultat de mon expérience particulière.

Au Canada, j'ai donc "découvert" un peuple français et catholique, et par là même, un des plus beaux témoignages des desseins providentiels sur notre race.

Quand, il y a un siècle et demi, la France abandonna sa colonie canadienne, elle y laissait 60,000 Français. Ces 60,000, coupés de toute communication régulière avec leur ancienne métropole, envahis et encerclés peu à peu par un peuple de langue et de foi différentes, ayant contre eux le pouvoir, la force militaire et l'argent, sont devenus aujourd'hui 4 millions. 4 millions, car aux 2 millions et demi de Canadiens-Français il faut ajouter les quinze cent mille Franco-Américains émigrés du Canada. Humainement, historiquement, ce progrès est invraisemblable. Il ne s'explique que par la bénédiction de Dieu, fécondant le sang français fidèle à Dieu.

Or, cette bénédiction de Dieu s'est affirmée par deux faits: l'attachement à la langue française et la fidélité à la foi catholique, deux forces étroitement unies. C'est autour du clocher que la paroisse canadienne, élément fondamental et vital du peuple canadien, s'est maintenue, s'est fortifiée, s'est agrandie. Et c'est l'action du prêtre, établissant l'école paroissiale, ouvrant le collège classique, instituant l'Université, qui a perpétué, sous une domination étrangère, la culture et l'amour du français.

Tel est, en deux mots, le passé du Canada; telles sont les promesses de son avenir. Il garde, au parler des aïeux, une passion tenace et profonde; il pratique toujours, en immense majorité, la religion des ancêtres; les très nombreuses familles se comptent encore, chez lui, par milliers; ses destinées sont grandes.

Je pourrais, sur ce point, multiplier les détails: ils tiendraient tous dans le cadre esquissé par ces simples constatations.

* * *

Mais, dira-t-on, si les Canadiens-Français conservent au cœur l'amour de la vieille patrie, d'où vient que les épreuves de cette patrie de leurs pères n'aient point réveillé chez eux d'échos plus étendus et plus vibrants?

C'est la question que bien des Français se posent et que je me posais moi-même, en abordant aux rives du Saint-Laurent. J'y débarquais précisément pour la résoudre et, s'il en était besoin, pour dissiper les malentendus qui avaient élevé leurs brouillards entre nous, pour resserrer les liens que des causes mystérieuses avaient relâchés.

Grâce à Dieu, j'ai vu clair et j'ai repris confiance.

Il est faux d'abord, que les Canadiens-Français aient refusé de prendre part à la grande guerre. Des milliers d'entre eux se sont volontairement enrôlés, dès les premiers mois de la campagne, et ont brillamment fait leur devoir sur le sol ensanglanté des Flandres. Aujourd'hui même, c'est avec résolution, souvent avec entrain, que les jeunes recrues appelées par la conscription rallient le drapeau.

Est-ce à dire que rien ne soit vrai dans les événements et les situations qui ont provoqué certaines critiques ou créé certaines malaises?

Je n'irai point jusque-là. Il serait puéril de contester des faits qui sont affirmés dans des écrits publiés et répandus par beaucoup de Canadiens-Français eux-mêmes.

Matériellement, chiffres en mains, la participation de l'élément français est restée inférieure, pendant la période des engagements volontaires, à la contribution des populations de langue anglaise. En outre, certaines campagnes de presse, inopportunes et mal inspirées, ont fourni malheureusement des prétextes aux écrivains de parti pris qui voulaient accuser les Canadiens-Français d'indifférence pour la cause des alliés.

Mais, d'une part, ce fait matériel, ce fait brutal, ne doit pas être jugé en dehors des circonstances qui le déterminèrent et qui l'accompagnent; d'autre part, un prétexte n'est pas une raison.

L'infériorité numérique de la participation canadienne-française a des causes si claires qu'on n'a pas le droit de l'attribuer à une prétendue défaillance des sympathies ou des courages.

Causes générales, d'abord. La population de la province de Québec est, en grande majorité attachée au sol, composée de familles nombreuses, où le père a besoin des bras de ses fils et où le nombre des enfants au-dessous de l'âge militaire est considérable. Les Anglo-Canadiens, au contraire, ont peu d'enfants et sont, de préférence, employés dans le commerce et dans l'industrie; partant moins racinés à la terre.

Causes particulières, ensuite. Il faut bien reconnaître, avec une loyauté qui ne peut déplaire à nos alliés britanniques, que les Anglo-Canadiens n'ont pas montré, dans ces conjonctures, à leurs compatriotes de race française, une grande largeur d'esprit ni une perspicace habileté de manières. Car, enfin, ce n'était pas en appelant les gens de Québec au nom de l'impérialisme anglais, en leur expédiant comme agent recruteur un pasteur méthodiste ignorant de notre langue, en dispersant la plupart de leurs recrues dans des régiments de formation anglaise, qu'on pouvait multiplier chez eux les enrôlements volontaires. Et ce n'était pas davantage en avivant dans la province de l'Ontario la vieille campagne contre l'enseignement du français—cette campagne contre laquelle tout Français se doit de protester avec énergie—qu'on pouvait apaiser leurs antipathies traditionnelles.

Car c'est encore un fait historique, dont on ne peut contester l'exactitude ni amoindrir les répercussions, que la profonde et tenace antipathie qui, dans le vieux Canada surtout.—Québec et Ontario—sépare les deux races. Le loyalisme des Canadiens-Français pour la couronne d'Angleterre est indiscutable; mais non moins incontestable est leur inimitié contre le peuple anglais. C'est un fait douloureux, mais un fait. Je suis de tout cœur et de tous mes vœux avec les Canadiens qui, sur l'un et l'autre bord du fossé, cherchent à le combler. Je crois qu'un jour, eux ou leurs continuateurs obtiendront ce succès. Je l'espère pour le Canada tout entier, et spécialement pour nos frères de race dont l'action sera considérable sur une nation canadienne plus unie. Mais, pour le moment, cette querelle de races existe; elle a pesé sur les événements actuels, et ces événements, qui auraient dû l'adoucir, l'ont quelquefois aigrie.

Pour aller jusqu'au bout dans la voie de la franchise, il est nécessaire de faire une part, auprès des responsabilités anglo-canadiennes, aux responsabilités... françaises elles-mêmes.

Parmi les Français qui reprochent avec le plus d'amertume à nos frères canadiens une certaine tiédeur à l'égard de l'ancienne mère-patrie, j'en vois de très

avancés dans la politique anticléricale, la politique d'avant-guerre. Croient-ils donc sincèrement que cette politique était très propre à réchauffer les sympathies d'un peuple attaché à ses prêtres et à sa religion?...

Je conclus.

Les Canadiens-Français ne méritent pas les reproches dont on a voulu les accabler. Si leur participation volontaire à notre cause a été inférieure à ce que nous aurions souhaité, 1o elle a été beaucoup plus sérieuse que d'aucuns l'ont fait croire, 2o elle a été entravée et amoindrie par des circonstances qui ne permettent pas d'accuser leur cœur et dont il serait injuste de leur faire porter toute la responsabilité.

Je n'en regrette pas moins ces circonstances locales et historiques. Je n'en déplore pas moins des campagnes de presse que j'estime — avec bien des Canadiens-Français — maladroites et fâcheuses. Mais mon affection, mon admiration pour nos frères du Canada demeurent entières. Entière aussi ma confiance dans nos rapports futurs et dans leurs destinées.

Et je suis convaincu que c'est notre intérêt, notre devoir à nous catholiques de France — au point de vue national aussi bien qu'au point de vue religieux — de

tendre une main fraternelle aux catholiques du Canada. Comme nos pères les ont aidés jadis à planter la croix sur le sol de leur nouvelle patrie, comme nos missionnaires n'ont pas cessé de les soutenir dans leurs épreuves et dans leurs efforts, nous devons nous aussi leur apporter un cordial et précieux appui dans les luttes qu'ils auront encore à poursuivre pour la défense et le développement de la civilisation catholique et française, dont ils sont, au nord du Nouveau-Monde, les champions providentiels.

Le problème angoissant de leur participation à la guerre est désormais résolu. Quel que soit le jugement que l'on veuille porter sur leur attitude en face de l'enrôlement volontaire, il ne peut y avoir qu'un avis sur leur obéissance loyale et courageuse à la conscription. Donc, encore un coup, ce problème est résolu. Celui qui reste à résoudre, c'est le problème de leur avenir. Que deviendra ce rameau français planté en terre d'Amérique? Une telle question ne peut être indifférente aux Français clairvoyants. Nous devons vouloir que ce rameau continue de se charger de fleurs et de fruits. Nous devons agir conformément à ce vouloir.

FRANÇOIS VEUILLOT.



MÉLANCOLIQUE IDYLLE



POUR Jeanne D. pourtant l'une des plus jolies filles de Québec, il ne se trouva, convenables, que deux partis...

Le premier, Jeanne le distingua seule à l'âge où l'amour cessant de ricaner commence à devenir sérieux. Un jour, Jules X. passa près d'elle, sur la Terrasse, et ce fut le coup de foudre... Jules était beau garçon, élégant, souple, posant un peu à l'artiste; il avait la moustache brune et le teint mât et, enfin, entre tous les autres, une large part de beauté, d'espérance et d'idéal qui doit gagner vite le cœur d'une fine jeune fille. Il était fils d'un important commerçant de la basse ville, avait fait des études, mais ne paraissait avoir d'aptitudes pour rien. Pour le moment, il était surtout occupé de lui-même et c'était beaucoup. Il ne remarqua pas le profondeur de l'émoi de Jeanne et s'il surprit quelques coups d'œil, il ne leur attribua que la valeur d'un hommage à son prestige de beau garçon.

Mais l'amour grandit dans le cœur de la jeune fille. Grâce à mille subterfuges naïfs et gracieux, elle réussit à recevoir plusieurs fois la visite de Jules X. Mais celui-ci n'en parut pas plus ému...

Un soir même, il annonça à Jeanne, comme la chose la plus naturelle du monde, qu'il partait, dans quelques jours pour l'Ouest où son père lui avait trou-

vé une position assez lucrative dans une maison de commerce anglaise.

Jeanne, foudroyée, devint pâle comme une morte. Le coup était brusque, décisif...

Jules X. partit, en effet, quelques jours après, laissant derrière lui un penchant ignoré qui était devenu en peu de temps un grand et terrible amour...

Jeanne D. souffrit beaucoup.

* * *

De temps en temps, il y eut quelques nouvelles de Jules X. Il se plaisait beaucoup à Winnipeg et il s'intéressait à sa situation qui deviendrait magnifique pourvu qu'il persévérât. Puis, on annonça bientôt qu'il allait se fixer définitivement là-bas et qu'il s'y marierait. Ce fut un autre coup très pénible pour Jeanne D. Elle voulut oublier, mais ne fut pas capable.

Jacques L. lui-même ne put la distraire de la pensée de l'absent. Jacques L. était un jeune notaire qui avait, il y a quelques mois, brillamment décroché les certificats de sa profession à l'Université Laval. Il avait connu Jeanne D. dans une soirée et avait depuis souvent rencontré la jeune fille dont il s'était finalement éperdument épris...

Quelques mois plus tard, Jacques L. demandait

la main de Jeanne D. Cette dernière, à la surprise de sa famille, demanda quelques jours de réflexion avant de répondre à la demande du notaire Jacques L.

Et Jeanne D. vécut ces quelques jours dans une angoisse indescriptible.

C'est alors qu'une dernière nouvelle arriva de Winnipeg annonçant le mariage prochain de Jules X. là-bas, au "Far-West"...

Et Jeanne, un soir, consentit à ses fiançailles avec le jeune notaire Jacques L. Pendant les jours de réflexion qu'elle avait demandés, elle avait compris qu'il ne fallait pas ravager et stériliser sa jeune vie par un rêve...

Quelque temps après le départ de Jules X. pour l'Ouest, la guerre avait éclaté. Quelques mois plus tard, on pressait de toutes les façons l'enrôlement des jeunes gens. On parla bientôt de conscription dans le pays.

Par une remarquable coïncidence. Jules et Jacques, aux deux extrémités du pays, obéirent au même sentiment; tous deux devancèrent l'appel obligatoire aux armes et s'enrôlèrent dans des régiments de volontaires; ils quittaient tous deux des positions enviables et de brillants rêves d'avenir. Et tous deux partirent bientôt avec leur régiment respectif.

Mais Jeanne n'apprit pas le départ pour la guerre de Jules X.

* * *

La jeune fille, régulière et fidèle à la réalité bourgeoise qui avait remplacé le rêve ailé, chaque jour maintenant, écrivit au fiancé qui d'abord, dans les camps d'entraînement en Angleterre, puis bientôt dans les tranchées des Flandres, exprimait, en retour, que ces lettres étaient la seule raison de son courage et de sa volonté de vaincre.

Un an et demi s'écoula...

Un soir de fin de juin, arriva à Québec venant d'Angleterre un convoi de blessés. Ces braves souffraient encore et les plus malades furent transportés dans des hopitaux de la ville que Jeanne D. et sa mère, depuis quelque temps, avaient coutume de visiter...

Ce soir de juin, à l'Hôpital de l'Immigration, Jeanne eut un éblouissement. Dans l'un des blessés qui venaient d'arriver, pâle, faible, amaigri et souffrant de ses blessures et des fatigues du transport, elle reconnut Jules X. son premier, son unique profond amour...

Elle obtint la permission de soigner les blessés et se fit infirmière d'urgence; et de ce jour, elle vécut dans des délices qui la remplirent de remords. Jules ne voulut être soigné que par elle et elle vécut dans un enchantement. Elle n'était plus la même; la vie montait en elle et quand les remords étaient trop forts, elle se justifiait en se disant que ses soins étaient pour elle un devoir...

Mais, pourtant, le soir, quand l'heure du sommeil lui laissait quelque répit, elle se mettait à écrire la

lettre quotidienne... à l'autre, toujours là-bas, dans les tranchées. Et ces lettres, oh ! ces cruelles lettres étaient pour elle, sincère et fidèle, un étrange tourment..

* * *

L'été se passa, puis ce fut l'automne triste, mélancolique. Pourtant ce fut un printemps radieux pour Jules X. qui revint tout à fait à la santé, à la vie, et aussi à l'amour. Il quitta l'hôpital et fut réformé...

Jeanne, pendant cet été avait vécu des heures exquises; ce fut comme un rêve où il y avait des oiseaux, des fleurs, des sourires. Puis, un soir doux de prime automne, il y eut une minute exquise entre toutes les autres : Jules était venu la voir chez elle. Il était devenu, grâce aux durs jours vécus depuis deux ans plustendre, plus ami, moins égoïste. Il avait, durant l'été découvert Jeanne D. qui l'émerveillait maintenant...

La soirée était radieuse, on était sur la véranda où les bruits affaiblis de la ville qui s'endormait venaient mourir... Un petit jardin, qui s'étalait tout près de là, dans un terrain vague où s'amoncelaient avant la guerre les ruines d'une maison brûlée, jetait aux alentours toutes ses senteurs de verdure fanées déjà par les souffles de l'automne. A la bordure des "carrés" on avait semé des géraniums dont quelques fleurs encore survivaient à l'été et resplendissaient dans la demi obscurité de la rue...

Jules et Jeanne avaient d'abord exprimé des sentiments qui étaient à demi des idées. Et, soudain, Jules, poussé par un sens intérieur qui était comme un autre lui, supplia :

"Jeanne... Veux-tu être ma femme ?..."

Jeanne avait vécu dans l'extase depuis quelque temps; la réalité la frappa comme une masse... Le rêve ailé d'autrefois, d'il y a deux ans, voulait devenir une réalité, une réalité qui faisait face à l'autre accomplie déjà, presque vécue et qui avait été, en tous cas, pendant deux ans, l'expression de la fidélité à la foi jurée...

* * *

...Mais alors, en acceptant la réalisation du rêve, il aurait fallu, à Jeanne D. écrire, le soir même, à celui qui se battait encore là-bas obscurément, dans les tranchées des Flandres, pour la patrie, pour le foyer, pour l'honneur, pour la liberté, pour l'humanité, pour tout ce qui fait l'homme digne et la vie acceptable... Il aurait fallu lui écrire : "C'est fini...", le tuer plus sûrement qu'une balle allemande.

Et Jeanne D. répondit à Jules X. :

"C'est impossible... allez-vous-en !..."

Et quand il fut parti, Jeanne, dans l'orage d'une grande douleur, commença la lettre journalière à l'absent, au petit soldat :

"Mon petit ami... J'ai pensé à toi aujourd'hui... comme hier..."

JEAN SAINTE-FOY.



Jeanne et Lucie



IV

LES jours se passaient ainsi entre M. et Mme de Lucay ; Lucie toujours uniquement occupée de ses chiffons et du train de sa maison, M. de Lucay avait définitivement renoncé à l'union qu'il avait espérée. En apparence, rien de violent n'était à craindre, et Lucie ne se doutait même pas que son mari pût regretter quelque chose, si par hasard elle venait à y penser, elle se disait :

—Ah ! bast ! c'est un rêveur.

M. de Lucay, par une indifférence que le découragement avait amenée, laissait faire sa femme en tout, et celle-ci avait confié à M. Abon la fortune entière de son mari.

M. Abon avait eu l'adresse en parlant à Lucie, de dire que M. de Lucay était un poète, un rêveur, et qu'elle était une femme de tête et de raison; il l'avait prise facilement aux pièges des plus audacieux compliments; celle-ci encouragée par sa femme de chambre, dont elle écoutait les conseils, finit par abandonner entièrement le soin de ses intérêts à ce personnage bavard, flatteur et grossièrement amusant, sans s'apercevoir que Fanie et lui étaient complices.

M. de Lucay, dégoûté d'un intérieur où il ne trouvait jamais qu'une femme insignifiante, s'était éloigné de chez lui et ne voyait pas ce qui s'y passait : il ne se doutait pas qu'aux conseils de l'abbé Alais qu'il avait défendus avaient été substitués les conseils d'un escroc et d'une grisette.

En entrant dans la chambre de sa femme, quelque chose de lourd et de poignant le prenait au cœur; il regardait avec un chagrin profond cette maison où il aurait pu être heureux et d'où la sottise avait chassé le bonheur.

Il se représentait M. et Mme Marjalet si profondément unis, si doucement ensemble qu'il ne pouvait pas parler à l'un à cœur ouvert sans que l'autre s'y trouvât.

M. Marjalet venait en un instant de se faire un nom dans la presse française et Lucay en était heureux; mais il était malheureux, profondément malheureux, au spectacle de cet intérieur qui lui faisait si bien sentir son isolement.

Jeanne avait compris tout cela, et elle aurait bien voulu remédier à cet état de choses; elle avait cent fois essayé de parler à Lucie, et Lucie avait toujours fait la même réponse.

—Je connais mon mari, ma chère, et ma maison marche tout aussi bien que la tienne, il me semble.

Aussi était-ce un sentiment de véritable sollici-

tude qui portait Jeanne à interroger Marguerite sur les chagrins qu'elle lui avait annoncés pour M. de Lucay.

—Voyez-vous, madame, lui dit Marguerite, Fanie s'entend avec l'homme d'affaires de M. de Lucay; elle m'a dit qu'elle devait se marier avec lui, mais qu'elle ne sortirait de chez M. de Lucay que lorsque M. Abon aurait fait sa *pelote* et que cela ne pouvait tarder; elle m'a dit aussi que Mme de Lucay ne porterait pas aussi longtemps qu'elle le croit les beaux manteaux de velours qui lui coûtent si cher, et qu'il était bien temps qu'à son tour elle en eût... Tout cela, madame, ne m'a semblé ni honnête, ni sage, et comme elle a ajouté ; *Nous irons vivre à l'étranger*, j'ai pensé qu'il y avait là-dessus quelques bien vilaine manigance... Demain M. Abon doit aller faire signer à M. de Lucay des papiers. Alors, moi j'ai dit, pour voir ce qu'elle répondrait : —Mais s'il ne les signe pas?— Il les signera, m'a dit Fanie; il ne regarde à rien; pourvu que madame le laisse tranquille, c'est tout ce qu'il demande et j'ai dit à madame que si monsieur ne voulait pas signer, il fallait faire semblant d'avoir de la peine. M. Abon a promis à madame de lui donner 15,000 francs sur l'affaire, sans que monsieur le sache, et comme elle a des dettes... Voilà, madame, ce qu'elle m'a dit, dit Marguerite; je vous répète cela par bonne amitié pour vous et pour ce pauvre monsieur.

—Je vais chez Lucie, dit Jeanne, je vais lui parler; restez ici, vous, mon ami, dit-elle à son mari, si M. de Lucay revenait à la fin de la soirée, vous le préviendriez.

Un instant après, Jeanne sonnait à la porte de M. de Lucay; ce fut Fanie qui ouvrit.

—Madame n'y est pas, lui dit cette fille avec un accent de dépit.

—Je vais l'attendre, dit Jeanne.

—C'est inutile, dit encore la soubrette, madame ne recevra personne aujourd'hui.

—Alors, dit Jeanne, je vais laisser un mot à M. de Lucay.

—Revenez, disait Jeanne, avant d'avoir parlé à personne chez vous, venez à n'importe quelle heure, nous vous attendrons toute la nuit."

Puis, ayant plié et cacheté le billet, elle le laissa.

—Qui donc a sonné ? dit Lucie en paraissant dans l'antichambre au moment où Jeanne venait d'en sortir, ce n'est donc pas M. Abon.

—Non, madame, dit Fanie avec un sourire perfide; c'est Mme Marjalet qui a laissé un billet pour Monsieur.

—Voyons, dit Lucie, en décachetant. Vraiment! dit-elle après avoir lu, que lui veut-elle donc?

—C'est bien facile à penser, dit Fanie entre ses dents.

—Que dites-vous? dit Lucie.

—Je dis, reprit Fanie avec un accent singulier, que c'est sans doute dans l'intérêt de madame que Mme Marjalet veut parler à monsieur dans le milieu de la nuit.

—Fanie, dit Lucie avec l'accent d'une femme qui a besoin de ménager sa femme de chambre, ne dites rien à monsieur. Je lui remettrai moi-même le billet.

—Madame est libre, dit Fanie. Puis, revenant sur ses pas, elle ajouta : La modiste de madame a présenté sa note ainsi que deux ou trois autres fournisseurs; ils ont dit qu'ils repasseraient demain.

—C'est bon, c'est bon, dit Lucie, demain je les payerai.

Tandis que Mme de Lucay s'éloignait, Fanie la suivait d'un regard si extraordinaire, si haineux et si froid que Lucie en eût comme un frisson, bien qu'elle ne le vit pas; quelque chose de singulier l'avertissait d'un danger terrible; la pensée de l'abbé Alais traversa un instant son esprit. Mais la note de sa modiste qu'elle tenait dans la main suffit à la distraire de l'avertissement qu'elle recevait.

Un instant après, un léger grattement se fit entendre à la porte et Fanie qui était aux aguets ouvrit. Abon entra.

—J'ai fait comme vous m'avez dit, lui dit cette fille, j'ai prévenu les fournisseurs de madame, et ils ont tous apporté leurs notes aujourd'hui.

—Qu'a-t-elle répondu?

—Qu'elle paierait demain.

—Puisque tu as été gentille, dit Abon, voilà vingt francs, ma fille, pour t'acheter des rubans; ça n'empêchera pas le reste; va... va prévenir que je suis là.

—Canaille ! murmura Abon en la regardant s'éloigner, compte sur moi, va ! Elle est capable de tout, cette créature; elle m'empoisonnerait pour hériter !

—Entrez, dit Fanie ; monsieur ne va pas tarder, je pense.

—Je lui ai dit de venir à n'importe quelle heure, disait Jeanne à son mari. Je suis dans une inquiétude extrême ; il me semble que quelque partie terrible se joue chez de Lucay.

—Si j'étais un autre, je vous dirais que vous exagérez, dit Marjalet. Au lieu de cela, me voilà aussi inquiet que vous.

—Il est une heure du matin, dit Jeanne; il ne peut pas tarder.

Et à chaque voiture qui passait, Jeanne courait à la fenêtre et revenait près du feu en disant :

—Non, elle passe !

—Deux heures, dit Jeanne.

—Le voilà, dit Marjalet; on monte.

Jeanne pâlit.

Marjalet courut ouvrir lui-même, et au lieu de

celui qu'on attendait, l'abbé Alais, couvert de sang, se précipita dans l'appartement ; Jeanne en l'apercevant ainsi se redressa, et faisant un effort extrême, elle lui dit d'un ton calme :

—Asseyez-vous et remettez-vous ; et elle courut elle-même chercher de l'eau et du sucre.

—Qu'y a-t-il, madame? dit Marguerite à moitié endormie sur son tricot.

—Ne laisser entrer personne, dit Jeanne, excepté M. de Lucay.

—Il est mort ? dit l'abbé Alais, qui avait entendu ce dernier mot.

—Mort ? dit Marjalet avec des yeux étonnés et sans bien comprendre ce qu'on lui disait.

Jeanne s'assit sans pouvoir parler.

—Oui, dit l'abbé Alais en appuyant sur ses mains, sa tête pâlie, oui, il est mort !

—Oui monsieur, disait un jour l'abbé Alais à un jeune homme ; oui j'ai assisté au terrible drame de la rue Godot-de-Mauroy.

Vers minuit, j'entendis sonner à ma porte. Je courus ouvrir et je vis une femme couverte de sang, qui me dit :

—Venez, monsieur, venez ; il pleut du sang.

Je ne compris pas, mais je la suivis ; c'était Mme de Lucay que je n'avais pas reconnue. En entrant dans cet appartement si douillet et si parfumé, je vis M. de Lucay jeté sur un lit la tête fracassée, et sur le tapis un homme se débattant dans les dernières convulsions de l'agonie. Mme de Lucay, chaussée de pantouffles de satin, se mit à danser dans le sang en chantant : "Il pleut du sang! il pleut du sang!" Une jardinière remplie de fleurs avait été renversée et les roses blanches qu'elle contenant baignaient dans le sang où Mme de Lucay dansait avec frénésie.

Voilà ce que j'appris : cet Abon avait demandé à M. de Lucay sa signature. Lucay refusa parce qu'il comprit qu'il se perdait. Abon, hors de lui, le menaça, car il était lui-même perdu si Lucay ne signait pas. Une lutte s'ensuivit, Abon avait des pistolets, il tua Lucay et lui ensuite. C'est alors que Mme de Lucay, devenue folle, se souvint de moi. Mais j'arrivai trop tard, Lucay était mort.

—Pourquoi donc, dit le jeune homme, accusez-vous cette malheureuse femme ? Ce n'est pas elle, en définitive, qui a tué son mari.

—Vous croyez cela ? dit l'abbé Alais. Il n'y avait jamais eu l'union entre elle et son mari, elle ne s'apercevait pas de ses crimes parce qu'ils n'avaient pas la forme de ceux que l'on traduit en cour d'assises, ni même la forme de ceux que le monde réprouve, mais ils avaient la forme de ceux que l'on abandonne à la justice de Dieu.

A l'union elle avait substitué l'indifférence, à l'amour elle avait substitué l'indifférence, à l'intelligence elle avait substitué l'indifférence, à la douceur

elle avait substitué l'indifférence. On ne tue pas impunément l'amour, l'union, l'intelligence, la douceur, la bonté, le bonheur.

Elle a expié ses crimes dans le sang et dans la folie.

—Qu'avait-elle donc fait?

—Mon Dieu, rien ! Comme tant d'autres, elle

n'avait songé qu'à sa toilette; elle était sotte, indifférente. Tous ces riens avaient germé et leurs fruits avaient été la mort.

Les grandes catastrophes arrivent ainsi par une suite de fautes desquelles on dit :

Ce n'est rien.

JEAN LANDER.

Au 26 août 1918.

ROME

—*L'Osservatore Romano* coupe les ailes à un nouveau canard malicieux concernant le Saint-Père. Sa Sainteté Benoît XV a simplement remercié de ses souhaits et des bénédictions qu'il appelait sur l'œuvre de charité du Saint-Père l'empereur allemand, lequel a adressé un message au Pape à l'occasion de la fête patronale de celui-ci. Il est faux que le Pape ait, comme l'ont raconté les dépêches, accordé sa bénédiction à l'œuvre de l'empereur.

—La nouvelle arrive d'Europe que le nonce nommé à Lisbonne est Mgr Locatelli, ancien nonce en Belgique. Les relations diplomatiques entre le Saint-Siège et le Portugal sont donc bien et définitivement renouées.

—Par le même canal, c'est-à-dire par le plus récent courrier d'Europe, on apprend que l'Institut oriental, créé il y a plusieurs mois en même temps que la Congrégation de l'Église orientale, s'ouvrira avec la prochaine année universitaire, à la fin des présentes vacances. Le T. R. P. Delpuch, des Pères Blancs, déjà consultant de la Congrégation ci-dessus nommée, et qui, treize années durant, a enseigné la théologie à Sainte-Anne de Jérusalem, sera le directeur des études à cet Institut. Le corps des professeurs comprendra des Orientaux et des Latins.

Sa Sainteté Benoît XV donne suite à une idée de Léon XIII et du cardinal Lavignerie, laquelle consiste à restaurer par les Orientaux eux-mêmes la prospérité des antiques Églises de l'Orient.

—Un des premiers effets de la mission de Mgr Ratti en Pologne est la nomination de six nouveaux évêques polonais. Le délégué pontifical rencontre un concours empressé de la part de l'épiscopat, du clergé et de tous les catholiques. Vingt-trois millions ont été souscrits rapidement pour la création d'une Université catholique à Varsovie, du type de celles de Louvain, Lille et Washington.

—Mission du capitaine Eugène Duthoit et du lieutenant Charles Flory en Italie. M. Duthoit, au Cercle de Saint-Pierre à Rome, adresse un hommage aux Canadiens et raconte l'effort des catholiques américains touchant la guerre.

LES FAITS DE LA SEMAINE

QUEBEC

—Brillante réception au Prince Arthur de Connaught, jeudi. A son arrivée, l'illustre visiteur s'est rendu à Valcartier, où il a passé les troupes en revue.

De retour à Québec, il a été l'hôte du général Landry au Club de la Garnison. A 5 heures, en la salle du Conseil Législatif, présentation d'une adresse par le premier ministre, sir Lomer Gouin, qui, après avoir félicité son Altesse sur sa mission (pour la deuxième fois) auprès de l'empereur du Japon, a exprimé la loyauté de la population de Québec. Le Prince a loué notre participation à la guerre et fait mention de notre glorieux 22e. Il a distribué ensuite des décorations militaires.

Jeudi soir, banquet au Château Frontenac, offert par le gouvernement provincial.

—Visite de M. l'abbé Souris, capitaine-aumônier de l'infanterie de marine française, pendant plusieurs mois en mission aux États-Unis. Parlant de la guerre, il a déclaré :

“*J'apprécie hautement les services rendus par le Canada à la cause des Alliés.*”

“*Les Américains que l'on ne considérait que comme de simples faiseurs d'argent prouvent qu'ils sont un peuple pénétré d'idéal.*”

“*Quant aux Anglais, on ne peut dire trop de bien de leur cœur.*”

“*La France et l'humanité leur doivent une éternelle reconnaissance.*”

“*Sans armée, au début de la guerre, l'Angleterre n'écoulait que les dictées de l'honneur s'est jointe à nous et nous a envoyés ses meilleurs enfants.*”

“*Ces braves soldats inexpérimentés dans le métier des armes sont venus quand même offrir leurs poitrines aux balles des plus rudes régiments de l'Europe.*”

“*Ils ne savaient peut-être pas bien se battre, mais ils savaient mourir.*”

“*Aujourd'hui ils savent se battre et savent encore mourir.*”

—Épreuve définitive et très concluante du fameux Pont de Québec. Chargé de quatre convois de 105 wagons remplis de matériaux très lourds, le gigantesque monument d'acier ne bronche à peu près pas.

Inauguration du service du transport des voyageurs entre Québec et Baie-Saint-Paul, par le nouveau chemin de fer Québec-Saguenay, en construction. L'événement marque une étape dans la voie du développement de nos comtés du nord.

—Difficultés au port de Québec, entre les débardeurs et la Compagnie du Pacifique-Canadien. Les débardeurs demandent dix sous de l'heure de plus que ceux de Montréal, prétendant qu'à Montréal leurs confrères sont nourris par la compagnie durant leurs heures de travail et qu'ils peuvent bien eux-mêmes imiter la Commission du Havre, laquelle prélève, disent-ils, des taux de quaiage plus élevés que dans la métropole.

Ces difficultés sont chroniques dans notre port. Il s'en est élevé de pareilles il y a quelques années, en 1908 notamment, et bien auparavant.

—Nomination de M. le notaire Jules Larue au poste de registraire à Québec, en remplacement de M. Alleyn Taschereau.

—Retour du premier ministre sir Robert Borden, accompagné du général Mewburn, ministre de la Milice, et de l'honorable M. Ballantyne, ministre de la Marine.

Aux journalistes, qui s'empresent autour de lui, le premier ministre rapporte que jamais les Alliés n'ont été aussi déterminés qu'à présent. Il vante la coopération étroite des divers partenaires ligüés contre l'Allemagne et déclare qu'au Canada, comme aux Etats-Unis, on veut lutter jusqu'à la victoire finale, afin d'éviter le retour des horreurs d'une telle guerre. Il retrace le haut idéal pour lequel lutte le Canada et célèbre la collaboration canado-américaine, en vue du rétablissement de la paix.

Parlant aussi de la Conférence impériale de guerre, il affirme que *“les représentants canadiens ont déployé une attitude définie sauvegardant la complète liberté d'action du gouvernement et du parlement canadiens, quant à la politique et aux méthodes à adopter pour la coopération avec les autres parties de l'Empire dans tout dessein commun.”*

—Un arrêté en conseil dit quelle interprétation donner au recrutement des 100,000 hommes autorisé par la Loi du Service Militaire. S'autorisant du texte où il est parlé de *“renforts”*, le gouvernement explique que le chiffre fixé veut dire 100,000 hommes donnés en *“renforts”*, et non pas seulement 100,000 hommes levés au pays.

—Réponse du gouvernement aux employés des postes, promise lors de la récente grève des facteurs. Le Conseil des ministres approuve le rapport du comité chargé d'étudier la question.

Une allocation spéciale de \$100 est accordée aux employés de l'est et une de \$50 est ajoutée à l'indemnité annuelle de \$180 déjà payée à ceux de l'ouest. Sont prévues aussi des augmentations de salaires.

—On annonce pour septembre prochain l'ouverture d'un nouveau collège classique bilingue à Gravelbourg, au diocèse de Régina, en Saskatchewan. M. l'abbé Deslandes, naguère directeur au Petit Séminaire de Saint-Boniface, au Manitoba, sera le supérieur-fondateur de cette institution naissante.

Nous souhaitons bon succès et brillant avenir au collège de Gravelbourg, qui ne manquera pas de faire sentir sa bienfaisante influence parmi les nôtres, déjà si actifs et organisés, en Saskatchewan!

—Notre distingué concitoyen et fils d'Acadiens M. J.-E. Prince, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, est allé, comme délégué de cette Association, prendre part aux fêtes annuelles de l'Assomption, jour national de nos frères d'Acadie,—célébrées cette année à Lamèque, au Nouveau-Brunswick. Il y a prononcé un vibrant discours, auquel la presse acadienne a fait grand écho. Vivent et progressent les valeureux frères d'Évangéline.

—M. C.-E. Bonin, Consul général de France à Montréal, et préposé récemment ministre à Siam, est, sur sa demande nommé chef de la légation française à Téhéran, avec le titre de ministre plénipotentiaire et d'envoyé extraordinaire de la République française en Perse.

—Le gouvernement Hearst triomphe dans deux élections partielles à Toronto. Dans la division Toronto-nord-est, l'honorable docteur Cody, de l'église anglicane Saint-Paul et depuis quelques semaines ministre de l'Instruction Publique, défait son adversaire, M. William Varley, candidat soldat-ouvrier. Dans York, pareillement, l'honorable M. George Henry, ministre de l'Agriculture, bat le candidat adverse, M. John Galbraith, indépendant.

A cette élection, les femmes ont voté pour la première fois. Ça été un fiasco: dans la première division, sur un total de 65,000 électeurs, 11,333 seulement ont déposé leur bulletin; dans la seconde, 4,000 votants inscrits, sur un total de 32,000, se sont prévalus de leur droit de suffrage...

—Le lieutenant-colonel l'hon. P.-E. Blondin reçoit du gouvernement français le titre de Commandant de la Légion d'Honneur, dans le même temps que le major Laviolette reçoit de la même source, la Croix de guerre.

—Congrès des Artisans canadiens-français à Montréal. M. Rodolphe Bédard est maintenu à la présidence. On décide d'admettre les femmes-sociétaires aux conventions.

—A Montréal et à Toronto, les télégraphistes du Pacifique-Canadien votent la grève, mécontents qu'ils sont des recommandations de la Commission de conciliation, laquelle n'appuie pas toute l'augmentation de salaire qu'ils demandent. L'épidémie des grèves ne paraît pas près de cesser!

—Mort subite, à Trois-Pistoles, de sir, Horace Archambault, juge en chef de la Cour du Banc du Roi à Montréal. Le défunt était le frère de feu Mgr Archambault, premier évêque de Joliette. Natif de l'Assomption, il a fait ses études de droit à l'Université Laval à Québec. Sir Horace a joué un rôle politique: il fut conseiller législatif, président du Conseil et procureur-général de la province de Québec. Il était professeur de droit commercial et maritime à l'Université Laval à Montréal depuis 1881.

—Mort de M. René Emond, successivement journaliste à la *Presse*, au *Réveil* et au *Canada*, membre de la Société Historique de Montréal.

ETATS-UNIS

—La Chambre des représentants à Washington adopte le nouveau projet de conscription, samedi. Cette loi s'appliquera à tous les hommes de 18 à 45 ans.

Lors de la discussion de ce même projet au Sénat, le sénateur Lodge, du Massachusetts, expose comme suit les grandes lignes du traité de paix à imposer à l'Allemagne: Restauration complète de la Belgique, retour, sans condition, de l'Alsace-Lorraine à la France et de l'Italie "irrédente" à l'Italie; garantie pour la Grèce, indépendance des peuples slaves, liberté pour la Russie contre la domination allemande et retour des territoires moscovites arrachés à Brest-Litovsk, Constantinople port libre et la Palestine à jamais soustraite au joug ottoman.

—Organisation très probable d'un ministère distinct ayant charge de pousser l'aviation militaire. L'amplitude de la tâche globale exige, dans cette guerre, chez tout peuple normalement organisé, une sage décentralisation du travail, qui n'est nullement incompatible—bien au contraire!—avec la direction générale unique et le coup de main ferme.

—Le général Pau est nommé, par l'intermédiaire de l'ambassade française à Washington, chef de la mission française en route pour l'Australie, à la place de M. Albert Métin, décédé subitement. Pau est un glorieux mutilé de 1870 et un grand catholique.

—Enquête sur le coût de la vie dans tout le pays, par le bureau des statistiques du département du Travail, en vue du rajustement des salaires.

ANGLETERRE

—Grève du tramway et de l'autobus à Londres, Bristol, Bath, Folkstone et Hastings.

Par bonheur, une grève plus grave encore, celle des mineurs du Yorkshire a pris fin. Laissés à leur bon sens, ces ouvriers ont sans doute senti l'extrême urgence de l'appel à eux adressé par les commandants alliés, disant qu'une plus grande extraction de charbon s'impose, que le charbon est une clef de la victoire!

—Visite des journalistes canadiens à Downing Street, où M. Bonar Law fait les honneurs de la réception.

—Nouvelles intrigues du parti du Travail indépendant, pour induire le socialisme international à des démarches en vue de la paix. Mais ces messieurs sont obligés de constater deux choses, entre beaucoup d'autres: 1° la puissante Fédération américaine du Travail est hostile à leur dessein révolutionnaire; 2° le prolétariat anglais lui-même, à plusieurs reprises et par d'écrasantes majorités, s'est déclaré partisan de l'action guerrière du gouvernement.

—Après avoir connu la menace du sous-marin et les angoisses de la gêne, l'Angleterre engrangera cette année une récolte superbe, comme elle n'en a point vue depuis 1868.

FRANCE

—Mort de Mgr Gauthey, archevêque de Besançon, un apôtre du Sacré-Cœur, qui a écrit une *Vie de la Bienheureuse Marguerite Marie*. C'est un grand deuil dans l'épiscopat français.

—Nomination de Mgr Jean Castel, ci-devant vicaire-général de Pamiers, au siège épiscopal de Tulle, vacant depuis la mort de Mgr Métreau. La mort peut faucher, l'Eglise sait toujours tirer de son fond intarissable pasteurs et évêques.

BELGIQUE

—Aujourd'hui même, 26 août, à l'occasion du 4e anniversaire de l'incendie barbare de la bibliothèque de Louvain par les Allemands, il y a réunion au Havre de hautes personnalités alliées, pour constituer définitivement le Comité international qui s'occupera de la restauration de la fameuse Bibliothèque. Le gouvernement belge a reçu les membres du Comité, parmi lesquels nommons M. Etienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie Française; M. Imbart de la Tour, de l'Académie des sciences morales et politiques; M. Benson, délégué du comité anglais présidé par lord Bryce; M. Vandyck, délégué du comité américain; Mgr Deploige, président de l'institut supérieur de philosophie de Louvain; M. Poulet, ministre belge des sciences et des arts.

CHEZ NOS ENNEMIS

—Le *Volks-Zeitung* raconte que l'amiral von Hintze, ministre des Affaires étrangères allemand, a dit à une conférence de journalistes, que la cause de l'Allemagne "est en grand danger". C'est un aveu d'importance! Foch, lui, déclare tout uniment: "Ca va bien."

—Le baron Burian, ministre des Affaires étrangères d'Autriche, se dit satisfait des résultats des conférences tenues récemment au grand quartier

général allemand, où Ludendorff décide actuellement de toute la politique allemande. Il annonce: Nous n'avons pas modifié "notre programme de paix". Il avoue que les négociations sont pendantes touchant la Pologne, et que les Polonais y sont invités.

Il y aurait différend entre l'Allemagne et l'Autriche touchant justement la question du roi à donner à la Pologne.

—Une déclaration officielle autrichienne porte que les membres de l'armée tchéco-slovaque seront considérés et traités comme des traîtres par l'Autriche-Hongrie. Naturellement, elle dénonce la reconnaissance par l'Angleterre d'une armée et d'une nation tchéco-slovaques.

Il est certain que les Alliés, qui combattent pour une cause juste et détiennent virtuellement la victoire, auraient tort de jouer, et se ménageraient de cruels lendemains en jouant du principe révolutionnaire des nationalités. Bainville, à *l'Action Française*, leur a donné là-dessus de lumineux avertissements.

—L'empereur Charles d'Autriche aurait gracié 24 accusés de complicité dans le crime de Sérajévo, parmi lesquels plusieurs hommes politiques du sud.

RUSSIE

—Une bombe aurait été lancée, sans succès, contre le chef de la police secrète allemande à Varsovie. Nombreuses arrestations.

—Nouveau détail sur le régime de terreur qui règne à Moscou. Plusieurs centaines d'officiers et de soldats parmi la foule—une dépêche dit 15,000—de ceux qui ont été arrêtés, auraient été fusillés.

Le représentant suédois continue de s'occuper du repatriement des sujets français, anglais et américains.

De Moscou, les regards se sont reportés sur Pétrograde, où ont éclaté des émeutes terribles, étouffées dans des flots de sang par les Gardes rouges. La foule crie: "A bas les Allemands! à bas le Kremlin!" On porte à 30,000 les arrestations opérées depuis le commencement d'août parmi les officiers de l'armée et les citoyens de la classe moyenne.

Il y aurait encore une centaine de sujets alliés aux mains des bolchéviks.

Le vice-consul Imbrie a fait descendre le drapeau étoilé et fermé le consulat américain à Pétrograde. Les Américains ont été avertis par le vice-consul de quitter le pays.

On annonce l'assassinat de Sliosberg, avocat israélite, chef du parti des Juifs russes, un adversaire des bolchéviks.

La Russie est livrée au pillage, à l'anarchie communiste, à l'assassinat.

AILLEURS

—Les émeutes au Japon se sont étendues à plusieurs villes. Des mesures sévères, comme la réquisition du riz, ont été prises.

—On sait maintenant que, dans sa note de protestation à l'Allemagne contre le torpillage des navires espagnols, l'Espagne a menacé de remplacer par les navires allemands internés dans ses ports ses vaisseaux torpillés.

—On tente d'assassiner d'une balle M. Viera, président de l'Uruguay, au cours d'une émeute qui a éclaté à la suite de la récente grève générale.

—Mort de Hussein Ben Ali, roi du Hedjaz et grand shérif de la Mecque, la ville sainte des musulmans.



EN SASKATCHEWAN



S. G. Mgr Mathieu, archevêque de Regina, vient d'adresser une très belle lettre circulaire à son clergé sur l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, à l'occasion de l'ouverture prochaine de deux collèges dans son diocèse l'un à Régina, qui sera surtout de langue anglaise, confié aux RR. PP. Jésuites, l'autre à Gravelbourg, qui sera plutôt de langue française, confié aux prêtres séculiers.

Mgr Mathieu, qui donna une grande partie de sa vie de labeurs et de dévouement à la jeunesse studieuse, écrit de belles pages, pleines de piété et de charité surnaturelle, sur la grande œuvre de l'éducation chrétienne et de l'instruction de la jeunesse, pour en montrer tout le bel idéal et le mérite, et aussi pour diriger le zèle de son clergé vers la culture des voca-

tions et la générosité envers les établissements d'éducation.

Les deux établissements qui vont s'ouvrir vont être, pour le diocèse de Régina et pour toute la Saskatchewan, sous l'impulsion d'un éducateur aussi zélé et dévoué que l'archevêque de Régina, une source de vie intellectuelle et religieuse, une source de progrès pour toute la province et pour la population catholique tout particulièrement.

Citons ici, ne pouvant tout reproduire, cette page substantielle de la belle lettre de Mgr Mathieu :

Cette question de l'éducation, vous l'avez étudiée et vous savez que Platon avait raison quand il disait que l'éducation a pour but "de donner au corps et à l'âme

toute la beauté et toute la perfection dont ils sont susceptibles.”

Or pour que cette belle œuvre s'accomplisse, pour que ce but soit atteint, il faut que la religion préside à l'éducation, il faut qu'elle l'inspire et la dirige, il faut que les maîtres donnent aux enfants confiés à leurs soins une instruction qui mette Dieu au sommet de leur esprit, une éducation qui mette Dieu au sommet de leur cœur, une formation qui mette Dieu au sommet de leur conduite. Alors ils pourront les rendre à leurs parents, à la société, avec une intelligence ornée de connaissances, avec un cœur capable de résister au vice, avec un caractère fièrement trempé, avec une conscience inébranlablement chrétienne : “In fide plantati et radicati.”

Nous ne saurions trop le dire et le redire à ceux qui nous entourent, l'éducation ne consiste pas seulement à enseigner à l'enfant à lire et à écrire, à aligner des chiffres, à saisir les progrès d'une langue ou les beautés littéraires d'un chef-d'œuvre. Elle consiste avant tout et par-dessus tout dans la discipline morale de l'esprit et du cœur; elle doit sans doute donner à l'enfant des connaissances utiles; elles doivent surtout le former avec patience, l'élever, lui donner les salutaires habitudes de la vérité et de la vertu; elle doit le munir du viatique intellectuel et moral dont il aura besoin pour faire le bien ici-bas et aboutir, en la méritant, à une éternité de bonheur.

C'est dans les jeunes années que les forteresses de l'âge mûr se creusent et s'affermissent et c'est dans ces premiers fondements qu'il faut placer Dieu comme une base intangible. Lorsque dans l'éducation, dans la formation du cœur et de l'intelligence, on a négligé cet élément divin, l'âme du jeune homme ressemble à un édifice sans base solide, ou encore à un navire qui peut être admirable dans les détails de sa construction mais qui n'a pas de lest et devient bientôt la proie des vagues.

“Peu ou point de religion,” disait, dans un pays de l'Europe, un père à un directeur de collège en lui présentant son fils. “Peu ou point de vertu,” ont répondu par des faits des milliers de fils à de semblables pères.

M. Guizot, disait aux législateurs en 1853, ces graves paroles ; “Prenez garde à un fait qui n'a peut-être jamais éclaté avec plus d'évidence que de notre temps; le développement intellectuel, quand il est uni au développement moral et religieux, est excellent; mais le développement intellectuel tout seul, séparé du développement moral et religieux, devient un principe d'orgueil, d'insubordination d'égoïsme, et par conséquent un danger pour la société. Il faut que l'atmosphère de l'école soit morale et religieuse, sous peine de voir se produire les plus redoutables bouleversements.”

M. de Bonald écrivait : “Il faut que les parents se persuadent que l'éducation n'a pas pour objet de rendre les jeunes gens savants mais de les rendre bons.”

Or l'instruction la plus brillante ne suffit pas pour rendre un homme bon, pour le guider dans la vie. A un esprit cultivé, le jeune homme doit joindre un cœur droit, aimant le bien et la vertu, cherchant dans la foi, dans la

piété, dans l'amour de Dieu, les conseillers fidèles de la raison.

Le but du maître doit donc être de bien former l'esprit de ses élèves mais aussi et surtout leur cœur, de mettre leur innocence à couvert. Leur intelligence a soif de la vérité sans doute, il doit la leur donner; mais leur volonté veut le bien, il doit le leur faire aimer; leur cœur est porté au mal, il doit les en détourner. Pour réussir, il devra chercher à faire prendre par ses élèves Jésus pour leur modèle, Jésus qui s'est fait enfant et homme pour nous enseigner par ses exemples la science et la règle de la vie.

Mes enfants, leur dira-t-il, vous êtes pauvres; Jésus a été plus pauvre que vous. Vous êtes obligés d'obéir; il a obéi à Marie et à Joseph dont il était le Maître. Vous serez obligés de gagner votre pain à la sueur de votre front, il s'est fait ouvrier dans la boutique d'un pauvre charpentier. Vous devez servir votre pays; il a servi le sien, nourrissant ses pauvres, guérissant ses malades, payant le tribut à César. Vous serez peut-être méconnus, calomniés; il l'a été plus que vous. Vous serez peut-être trahis par vos meilleurs amis; il a été trahi et vendu par un de ses apôtres et mis à mort par les chefs de sa nation qu'il avait comblés de bienfaits. Vous pardonneriez comme lui; il vous le commande.

Cette instruction religieuse, c'est celle que tous nous voudrions voir donner à nos chers enfants. L'éducation chrétienne, c'est celle que nous aimerions leur faire communiquer par des prêtres, des religieux qui s'intéresseront à eux non pas seulement pour savoir à la fin de chaque année scolaire dans quelle chance de succès ils se trouvent vis-à-vis de leurs examens, mais pour savoir si chaque jour ils deviennent meilleurs, si chaque jour ils comprennent mieux la place que Dieu veut avoir dans leur vie, s'ils ont à cœur de travailler à arracher un à un tous les brins d'ivraie, à mesure qu'ils montrent la tête dans leur âme.

Les progrès de l'éducation chrétienne et catholique dans la province de l'Ouest, qui vont résulter de l'établissement de deux collèges, au diocèse de Régina, constitueront une nouvelle avance, un nouveau perfectionnement de la saine et forte vie canadienne, dont profitera toute la patrie.

S. D.

Chez les Allemands

La “Gazette de la Croix”, confidente de l'état-major allemand écrivait, le mois dernier : “La guerre que nous faisons n'en resterait pas moins une guerre défensive si nous forçons la France à nous céder son bassin de Briez-Longwy, si nous nous installions sur la côte flamande, ou encore si nous mettions la main sur la Belgique, tant au point de vue militaire qu'au point de vue économique.”

C'est cela, leur guerre défensive.



UNE SEMAINE DE GUERRE



LES armées alliées sont en train de démontrer aux empires du centre l'absolue vérité de cette phrase terminant un ordre du jour d'un général français à ses soldats victorieux: "Vos baïonnettes sont les meilleurs plénipotentiaires de paix."

Depuis plusieurs mois, le haut commandement allemand a cherché à donner plus de force à ses armes en soulevant un peu partout un mouvement pacifiste qui, de concert avec l'offensive armée promise au peuple de l'empire, mettrait dans le plateau de la balance, à côté de l'épée victorieuse, un sentiment unanime de dépression et de fatigue rendu plus actif de notre côté par l'assurance d'une victoire finale des boches.

La reddition des Russes dégagent le front d'orient et permettant le retour au front occidental d'armées éprouvées et aguerries; les traités de Brest-Livstock et de Bucarest mettant aux mains de l'ennemi des territoires fertiles et immensément producteurs; l'apparente vigueur des troupes allemandes et surtout le succès de leurs offensives des Flandres, de la Picardie et de la Marne, du 21 Mars au 18 Juillet, pouvaient créer un courant d'opinion permettant de faire croire à un succès final et complet à brève échéance.

Depuis le commencement de juillet, cependant, le désenchantement a porté à nos ennemis des coups répétés; mais malgré nos constantes victoires, le grand état-major, les journaux et toute la tribu des fonctionnaires—et elle est nombreuse en Pochie—ont fait des efforts inouis pour cacher au peuple la vérité.

Plus nous avançons et plus les allemands continuent à crier victoire. Lorsque nous les chassons de postes importants, lorsque nous redressons des saillants prononcés d'où ils fuient précipitamment avec des pertes considérables, les leaders du Reichstag, les critiques militaires dans les gazettes, les professeurs dans leurs chaires universitaires, nient effrontément nos succès, nous battent de leurs voix et de leurs plumes, ne pouvant le faire autrement, et établissent leur politique d'après-guerre du seul point de vue d'un triomphe qui leur permettra de dicter leurs volontés à la table du congrès de paix.

Le peuple allemand est tenu dans une ignorance absolue de la réalité. Les succès des premières années sont réédités pour la consommation permanente. Michel ne croit pas qu'il puisse être battu.

Et pourtant, depuis six semaines, les événements ne sont pas de nature à justifier cette confiance si absolue en leur étoile. Malgré tous ses efforts, Ludendorff ne peut enrayer notre avance. Il oppose une résistance opiniâtre, il est vrai, mais il ne peut éviter le destin qui l'attend à chaque engagement. Il a dé-

fendu Lassigny et Roye avec une ténacité remarquable, mais ces deux points importants lui ont finalement échappé.

Pendant que trois armées françaises frappaient à coups redoublés sur la Somme et resserraient le cordon qui doit faire tomber Noyon entre leurs mains, le généralissime engage une nouvelle offensive au nord d'Arras et organise une course victorieuse vers Bapaume au nord-est d'Albert (1). Les attaques de nos troupes sont des surprises pour l'ennemi. Maintenant que nous avons l'initiative, il ne sait plus d'où viendra le prochain coup qui va le frapper. Après la

Marne nous remontons au front de Picardie, puis plus haut nous attaquons le saillant de la Lys, puis sur un front qui couvre presque tout le théâtre de la guerre, nous luttons sans arrêt et sans donner de répit à l'ennemi. A certains points, vers le nord, nous atteignons la ligne dite de Hindenberg. Les noms qui ont si souvent frappé nos oreilles en 1917 sont dans l'actualité. On lutte à Croiselles, Bapaume va bientôt nous revenir. Nous sommes sur le chemin de Péronne.

Le front d'où s'élança l'ennemi le printemps dernier pour atteindre Château-Thierry et Montdidier et menacer Compiègne et Amiens, passait par Quéant, St-Quentin, LaFère, Laon et Reims. Entre LaFère et Laon se trouve la forêt de St-Gobain, massif élevé et fortifié à outrance par l'ennemi. Nous le repoussons vers cette ligne où s'arrêta leur retraite précipitée.

Les anglais sont à Beugnatre, à 2½ milles au nord-est de Bapaume. Les français sont à St-Mard à 1 mille au sud-ouest de Roye; entre l'Ailette et l'Aisne, ils atteignent Bagneux au nord de Juvigny, point important de la défense allemande.

La résistance de l'ennemi est vigoureuse à certains points, surtout dans la région de Croiselles et plus au nord entre la Scarpe et la Cojeul. A chaque gain dans notre marche vers l'ouest nous ajoutons encore aux dangers que courent les armées allemandes dans le saillant de Picardie. En arrière des troupes britanniques se trouvent les hauteurs autour d'Arras, d'où la canonnade fait de terribles vides dans les rangs allemands.

Contrairement à la tactique suivie par Ludendorff, le généralissime allié accumule les offensives et ne donne pas à son adversaire le temps de respirer.

Ceux qui ont observé de près la méthode allemande ont pu remarquer qu'après chaque succès,

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites Noyon est entre les mains des français, et ils avancent toujours.

notre ennemi s'est arrêtée et a laissé s'écouler un assez long espace de temps avant de revenir à la charge. Cette période de suspens, lui était, il est vrai, nécessaire pour reformer ses unités, se ravitailler et préparer son nouveau coup; mais aussi, elle donnait à nos troupes, un repos bien nécessaire et surtout rapprochait le moment où les renforts venant des Etats-Unis, ajoutés à nos régiments, rendraient la partie plus égale et diminueraient l'infériorité numérique dans laquelle nous nous trouvions.

Le général Foch ne l'entend pas de cette manière. Après une violente offensive, tout en ralentissant quelque peu son effort, il continue cependant à garder contact avec l'ennemi, à le presser sur d'autres points. Des gains locaux, en apparence de mince valeur, sont pour lui autant de clefs qui lui ouvriront plus tard des portes par lesquelles il surprendra son adversaire et lui fera subir de lourdes pertes. A part sa première offensive, les autres grands mouvements de l'ennemi ont duré au plus huit jours. La première prit deux semaines. Celles de nos troupes au contraire se poursuivent sans arrêt depuis le 18 juillet. Il ne s'est pas passé un seul jour sans qu'elles aient fait une avance sérieuse. Tout indique à l'heure présente que la poussée va se continuer et que les boches devront encore organiser une retraite importante, s'ils le peuvent.

D'après les calculs des experts militaires, les réserves allemandes ont été employées dans une large mesure pour combler les vides créés au cours du derniers mois. On assure que Ludendorf n'a en tout que seize divisions, soit 200,000 hommes, qui n'ont pas été engagées et qui n'ont pas besoin d'être reformées. De notre côté, à part les réserves britanniques et françaises dont on ne donne pas le chiffre, mais qui composent une force importante, l'armée américaine compte à peu près un million et demi de soldats sur la terre de France. Notre chef épargne ses hommes.

Dans la computation des pertes de nos ennemis, à part les tués et blessés, il faut aussi compter les prisonniers faits par nos soldats ainsi que le matériel capturé. On évalue à 125,000 le nombre des prisonniers depuis la mi-juillet et le nombre de canons capturés à près de 2,000.

Le généralissime français, de l'aveu de tous les critiques et même de ses ennemis est un adversaire de tout premier ordre. Il a su mettre Ludendorf dans une posture telle que le "statu quo" lui est impossible, tandis que la retraite est devenue pour lui une opération fort dangereuse. Depuis le 8 août, le maréchal Foch lui a donné quatre terribles coups. A la suite de l'attaque de Mangin, entre Soissons et la Marne, Rawlinson et Debeney ont foncé sur lui entre l'Ancre et l'Avre, le 8, et entre la Matz et l'Oise, le 10. Mangin se porte à son tour à l'attaque entre l'Aisne et l'Oise le 18, tandis que Byng fait fuir ses troupes le 21 entre la Scarpe et l'Ancre.

Pour parer à ces coups de boutoir, le grand chef

allemand, n'a pu échapper au désastre qu'en faisant appel à ses réserves, car il n'avait ni le temps ni les hommes requis pour établir à l'arrière de nouvelles positions de défense.

La tactique de Foch l'a empêché de répéter avec le même succès l'opération de Hindenburg l'an dernier, car il est constamment harcelé et tenu hors d'haleine par son adversaire qui le force à combattre quand et où il veut. D'ailleurs il est dans une bien plus mauvaise position que ne l'était son chef.

Ses armées occupent un cul de sac bien plus profond et plus dangereux que celui de la Marne ou de Montdidier. Byng l'attaque au nord et Mangin au sud. Mangin aura sans doute un énorme travail à faire quand il atteindra la forte position du bois de St-Gobain en face de Laon, mais rien n'empêchera les armées de Byng et de Rawlinson de repousser Von Boehm vers Cambrai et St-Quentin. D'un autre côté, quand l'ennemi se retirera de Roye et de Chaulnes (qui viennent d'être pris par nos troupes ainsi que de Noyon il lui faudra évoluer sur un terrain bien difficile où il n'aura pas l'espace nécessaire pour agir avec rapidité quand le moment psychologique sera arrivé.

C'est dans cette partie du champ de bataille située la plus au nord que nos soldats canadiens, avec les australiens sont à la tête de l'offensive. D'après le *Daily Express* de Londres, ces deux contingents sont de véritables troupes de choc, qui ne sont inférieures à aucune des meilleures unités de l'armée française.

Les nouvelles qui nous viennent du front d'Albanie ne sont pas aussi bonnes qu'elles l'étaient les précédentes semaines. Les Italiens ont dû, devant la pression autrichienne, abandonner Bérat qu'ils avait occupé.

Par contre, les Alliés améliorent leur positions en Russie. Tant au sud qu'au nord, les hordes bolchevistes perdent du terrain et le peuple lui-même semble vouloir se détacher de ceux qui l'on trahi dans le passé et le trahissent encore chaque jour.

Au front occidental nos aviateurs font toujours merveille.

A part leurs exploits contre nos petits bateaux pêcheurs, on n'entend presque plus parler des sous-marins.

A. GOBEIL.

Le 28 août 1918.

PENSÉE

On doit refuser la science à ceux qui n'ont pas de vertu.

JOUBERT.



Echos et Commentaires



La terreur de l'Allemagne

Lorsque, il y a deux ans environ, on a envisagé l'opportunité d'une guerre économique plus active et mieux organisée contre l'Allemagne, une protestation s'est élevée chez nous. Le chef de ceux qui ont voulu rester neutres dans la guerre, celui qui s'est constitué, gratuitement, le défenseur des intérêts allemands contre l'Angleterre et ses alliés, a fait entendre une hautaine protestation.

Combien il avait raison à son point de vue, on pourra le voir par cette citation empruntée aux *Nouvelles de France* :

La crainte de la guerre économique est une véritable obsession pour les Allemands. Leur presse discute tous les jours de nouveaux moyens de reconquérir la situation qu'ils ont perdue dans le commerce mondial. Un article de la "Weser Zeitung" est une manifestation, la dernière en date, de la réelle terreur que les perspectives du moment inspirent à l'Allemagne. Dans cet article intitulé: "Contre la guerre économique de l'Angleterre", le journal allemand dit que si l'on relit aujourd'hui ce qu'on écrivait dans la presse allemande en août et en septembre 1914, on constate avec la plus complète évidence que les Allemands n'étaient nullement préparés, matériellement parlant, à une guerre avec l'Angleterre. Ils ne l'étaient du reste pas davantage au point de vue moral. On se bornait à discuter alors la question de savoir si l'Angleterre serait capable de mettre sur pied une armée en rapport avec sa population ou si elle risquerait une grande bataille navale. On ne voyait que l'aspect militaire de la guerre. Jamais on ne faisait la moindre allusion à une possibilité de guerre économique.

"Nous ne voyions pas, avoue la "Weser Zeitung," que la plus forte et la plus efficace des armes de l'Angleterre dans cette guerre serait celle qui fait aujourd'hui dans les bâteaux les plus reculés de l'Allemagne l'objet de toutes les conversations, c'est-à-dire les listes noires, les barrières commerciales, le retrait des autorisations d'exporter."

L'Angleterre n'a pas réussi à battre l'Allemagne militaire en la privant de matière première, mais, avoue la "Weser Zeitung," elle a réussi à détruire pour des décades le commerce allemand. Son succès est même si complet qu'il n'y a presque pas moyen pour l'Allemagne d'obtenir dans le futur traité de paix, la réparation du dommage subi.

La conclusion du journal allemand trahit l'impuissance de nos ennemis et l'immense embarras dans lequel

ils se débattent. Comme remède, l'auteur de l'article propose... une réorganisation du service consulaire allemand.

La France qui prie

P. Contamine de Latour décrit ainsi dans le *Gaulois*, la réunion de prières du 4 août à Notre-Dame de Paris.

Ceux qui prétendent que la France est déchristianisée ne sont jamais entrés dans une église depuis le 4 août 1914, n'ont pas assisté bier, à Notre-Dame, à la cérémonie des prières publiques en faveur de la France. La vaste nef de la basilique métropolitaine, les nefs latérales, les galeries courant au-dessus des piliers massifs étaient remplies d'une foule immense et recueillie, sur laquelle planait un frisson de foi. Et dans cette foule, où les ambassadeurs, les officiers supérieurs, les personnalités éminentes de l'élite sociale étaient nombreuses, plus nombreux encore étaient les humbles soldats de toutes armes et de toutes les nations de l'Entente, au visage tanné par les intempéries, à l'uniforme fané couvert de croix, de brisque et de chevrons, et qui, à genoux et la tête courbée, priaient ardemment pour cette France qu'il sont en train de sauver.

L'office, célébré par un chanoine au grand autel orné de drapeaux tricolores et de drapeaux alliés en faisceaux, se composait d'une messe basse que présidait S. Em. le cardinal Amette archevêque de Paris, ayant à ses côtés le vénérable cardinal Luçon, archevêque de Reims, vivante incarnation du patriotisme, et qu'assistaient Mgr Neveux, auxiliaire de Reims, Mgr le Roy, supérieur général des Pères du Saint-Esprit, et Mgr Pallen, évêque américain. Après la bénédiction, ce fut l'évocation de nos grands morts par le chant du De Profundis, un chant lent et pur, dont la tristesse s'embellissait d'une harmonie d'espérance montant vers les hautes voûtes dans les fumées bleues de l'encens ; puis, Mgr Amette, drapé dans son camail rouge comme une noble figure des grandes époques religieuses, prononça une émouvante allocution. Il remercia les fidèles accourus en si grand nombre, les représentants des nations alliées et des corps de l'Etat, venus pour affirmer leur croyance en Dieu.

"Notre cause est juste, dit l'archevêque de Paris. Pour la faire triompher, nous avons des chefs d'un génie éprouvé et des soldats d'une valeur héroïque. Mais il nous faut, avant d'obtenir la victoire, l'appui de Celui qui élève les nations ou les abaisse à son gré. A nos vœux pour le succès de nos armes joignons nos actions de grâces pour les brillants succès qui présagent le triomphe

définitif, aurore blanchissante du grand jour où nous retrouverons réunis dans un Te Deum de libération."

Ce fut ensuite, du haut de la chaire, l'invocation, pieusement répétée par tous les fidèles, aux grands saints de la patrie : saint Denis et saint Rémi, sainte Clotilde et sainte Geneviève, saint Louis et la bienheureuse Jeanne d'Arc; et tandis que les grandes orgues célébraient de toutes leurs voix sonores la magnifique Toccata de Widor, la foule s'écoulait profondément émue, par les portes solidement maçonnées contre les attentats aériens de l'ennemi.

A cette solennité assistaient de nombreux députés, sénateurs et conseillers municipaux, des délégations de l'Institut, de la Cour des comptes, de la Société de secours aux blessés militaires, de la Croix-Rouge britannique, de la Croix-Rouge américaine; les ambassadeurs de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis, d'Italie; les ministres de Belgique et de Portugal en personne; M. Vesnitch ministre de Serbie; le chargé d'affaires de Grèce, les représentants du Monténégro et du Japon; le gouverneur de la Banque de France. Le maréchal Joffre avait tenu à bonbeur de se faire représenter par le commandant Blanchart — Bravo ! monsieur le maréchal ! Le général Dubail, grand chancelier de la Légion d'honneur, s'était fait excuser; et l'on remarquait l'absence de tous les membres du gouvernement ou de leurs représentants.

Devant cette abstention, on ne pouvait s'empêcher de penser à la parole de Pie VII, un jour qu'il traversait les rues de Paris, avant le sacre. Comme un jacobin restait debout et la tête couverte au milieu du peuple; — Agenouillez-vous, jeune homme, dit doucement le Pontife; la bénédiction d'un vieillard n'a jamais fait de mal à personne !

" Foch "

Tout ce qui touche la personnalité du glorieux généralissime des armées alliées passionne à bon droit le public. Aussi je prédis un grand et légitime succès au captivant ouvrage que M. René Puaux vient d'écrire sur le général Foch "sa vie, sa doctrine et son œuvre". Il ne s'agit pas ici d'un panégyrique. C'est l'analyse, avec documents et citations à l'appui, d'une de ces intelligences exceptionnelles qui jointes au tempérament également exceptionnel, apportent à l'action la certitude de la victoire. Assez de cet anonymat de la guerre que nous imposait naguère une consigne absurde ou suspecte. La reconnaissance nationale exige d'être renseignée sur les grands chefs auxquels le pays devra le salut. Au premier rang de ces chefs immortels, la haute stature du général Foch.

Ferdinand Foch est né à Tarbes le 2 octobre 1851. Il était le second d'une famille de quatre enfants. Son père était secrétaire général de la préfecture. La famille de vieille souche pyrénéenne. Après une jeunesse laborieuse, le futur généralissime arrivait à

Metz, à la veille de la guerre de 70, pour y préparer Polytechnique. A la déclaration de guerre, il s'engageait, était appelé au dépôt du 4e d'infanterie à Saint-Etienne, versé à Chalon-sur-Saône, libéré en janvier 71, à la signature de la paix. Il entra à Polytechnique le 1er novembre 1871. Heure funèbre, qu'allait bientôt suivre celle plus funèbre encore de la Commune. En 1890, il était promu lieutenant-colonel et nommé professeur à l'Ecole de Guerre. Son cours eut un immense succès et imprégna profondément les esprits. Il est résumé dans ces deux grands ouvrages : *De la conduite de la guerre* et *Des principes de la guerre*. Le 20 juin 1907, le colonel Foch est promu général de brigade. Peu après il succède au général Bonnal à la direction de l'Ecole de Guerre. M. René Puaux conte cette anecdote :

M. Clémenceau fait appeler le général Foch :

"Je vous offre le commandement de l'Ecole de Guerre.

—Je vous remercie, Monsieur le président, mais vous ignorez sans doute que l'un de mes frères est jésuite...

—Je le sais, mais je m'en... Vous ferez de bons officiers, c'est la seule chose qui compte."

Le chapitre intitulé *La pensée du Chef* pénètre profondément dans les ressorts psychologiques de ce puissant cerveau militaire, auquel nous devons une bonne partie de la victoire de la Marne, celle de l'Yser, et les récents et magnifiques succès que l'on sait. Le parallèle du chef allemand Ludendorff et du chef français est bref mais saisissant :

Nous n'avons pas, pour notre part, rencontré le général Ludendorff. Mais nous avons longuement étudié ses photographies, répandues par les Allemands à la gloire de leur grand général.

Une chose, entre toutes, m'a frappé : le rictus de sa bouche. La lèvre inférieure tombe dans une expression d'immense dédain. Une incommensurable vanité émane de ce visage glacial. Cet homme n'a point de clarté intérieure. Tout lui est indifférent, sauf la satisfaction d'être le plus fort et de broyer ce qui s'oppose à ses desseins.

Tout autre est le général Foch. Ce n'est point l'autocrate, anxieux de tenir entre ses mains, tous les fils d'une machination compliquée, de faire de son bureau la chambre aux communateurs électriques avec des centaines de boutons, clavier de morts et d'intrigues. Toute sa force est concentrée dans son cerveau. Avec un génie analytique qui l'apparente à ces grands cerveaux français que furent Berthelot, Renan, Pasteur, avec une science militaire qui le rattache directement à la tradition personnelle de Napoléon Bonaparte, il se réfugie dans la méditation à l'heure où les problèmes graves se posent. Il les étudie avec la volonté formelle de toute la puissance de son intelligence et de son cœur, de leur trouver la solution la plus complète, la plus humaine. Rien de machiavélique, de tortueux, de bâtif, de

brutal, mais au contraire une décision simple, facilement compréhensible à ceux qui auront à l'exécuter.

Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici, d'après M. Puaux, une des plus belles pages du grand soldat à qui la France a remis ses destinées :

Quand vient l'heure des décisions à prendre, des responsabilités à encourir, des sacrifices à consommer—et ces décisions il faut les prendre avant qu'elles soient imposées, ces responsabilités, il faut aller au-devant d'elles, c'est l'initiative partout qu'il faut s'assurer, c'est l'offensive qu'il faut déchaîner en tous points—où trouver les ouvriers de ces entreprises toujours risquées et périlleuses, si ce n'est dans les natures supérieures, avides de responsabilités? celles-là qui, profondément imprégnées de la volonté de vaincre, trouvent dans cette volonté, comme aussi dans la vision nette des seuls moyens qui conduisent à la Victoire, l'énergie d'exercer sans hésitation les droits les plus redoutables, d'aborder avec aplomb l'ère des difficultés et des sacrifices, l'énergie de tout risquer, même leur honneur, car un général battu est un chef disqualifié.

Il est des circonstances où un général ne doit s'inspirer que de sa conscience et savoir agir sous sa propre responsabilité, même à l'encontre des ordres reçus.

Celui qui trouve de pareils accents sait aussi forcer la victoire. La deuxième partie de l'étude de M. Puaux nous expose l'œuvre formidable accomplie par le général Foch depuis le début des hostilités. Ce passé, rempli de lauriers, nous garantit un proche avenir.

LÉON DAUDET.

L'Action Française.

La solution socialiste

Sur cette question toujours posée devant les gouvernements et devant l'opinion, par les agitations du socialisme, voici le jugement de M. le sénateur de Lamazelle dans la *Croix de Paris*.

Jamais le socialisme n'a trouvé et ne trouvera une meilleure occasion de faire ses preuves, de donner la mesure de ce qu'il peut et de ce qu'il vaut que lors du triomphe de la révolution russe. Il avait avec lui, sans aucun doute, le peuple entier, ouvriers et paysans; il avait donc incontestablement le nombre, le Nombre qui est non pas seulement la force matérielle, mais aussi la seule force morale que le socialisme reconnaisse vraiment. Il possédait même, nous disait-on, ce qui, en fait, est toujours nécessaire à un parti pour réaliser son œuvre, il avait "l'homme". "L'Homme", c'était Kerensky, c'est-à-dire, nous affirmaient nos socialistes français revenus alors de Russie, Saint-Just et Danton réunis et comme fondus dans le même personnage.

Ce qu'a fait le socialisme en Russie avec toutes ces conditions de victoire et, nous disait-on, d'honneur, hélas! chacun de nous le sait aujourd'hui! Au bout de quelques mois il a sombré dans la lâcheté, la honte et la servitude. Tombé bien vite aux mains des bolcheviks, fraction de beaucoup la plus nombreuse et la plus forte de ses membres, il a livré le droit à la force par le traité de paix le plus infâmant que l'histoire ait jamais enregistré, et il se vautre chaque jour de plus en plus aux pieds de l'Allemagne à qui il livre, pieds et poings liés, son malheureux pays.

Après cette expérience désastreuse, le socialisme cependant ne baisse pas la tête. Il émet au contraire aujourd'hui la prétention de dicter et d'imposer au monde la solution du conflit le plus épouvantable qui l'ait jamais bouleversé... Cette solution quelle est-elle? La voici: les délégués de l'"Internationale des travailleurs" se réuniront et fixeront de concert les conditions de la paix que les belligérants devront accepter.

Mais à ce Congrès, il faudra aussi convoquer les représentants du socialisme allemand. Or, nous savons d'avance la paix qu'ils veulent: jamais ils ne consentiraient à rendre à la France l'Alsace-Lorraine, et ils entendent bien surtout que cette guerre se termine par un traité qui assurerait à l'Allemagne sa prépondérance, sa royauté économique dans le monde entier. Tout en repoussant certaines exagérations des pangermanistes, c'est donc bien la paix allemande que voteraient les délégués du socialisme allemand. Et il est bien clair ainsi que ce serait la paix allemande qui sortirait des délibérations du Congrès de l'Internationale. Les faits précédemment énumérés le démontrent de la façon la plus certaine.

Que feraient alors les socialistes français qui, aujourd'hui, la repoussent avec indignation. Il leur serait en vérité, bien difficile de ne pas l'admettre. En effet, confier à un Congrès de l'Internationale la solution du conflit, comme ils le veulent à l'heure présente, c'est s'engager d'avance à accepter ses décisions. Refuseraient-ils de s'y soumettre en déclarant que la décision blesse le droit? Le droit? Mais pour les socialistes où donc est sa source, son unique source, sinon dans la volonté de la majorité seule souveraine; et c'est la majorité qui aurait ici décidé souverainement.

Que les socialistes patriotes, que les socialistes de tous pays qui tiennent pour la cause du droit, réfléchissent, et ils s'apercevront bien vite que cette prétendue solution socialiste est inspirée par l'Allemagne qui veut renouveler à l'égard de tous ses adversaires la manœuvre qui, en Russie, lui a une première fois si bien réussi.

Sans emportement, ou plutôt sans ravissement d'esprit, point de génie.

JOUBERT.



Pourquoi vous devez employer nos Bardeaux d'Amiante

PARCE qu'ils constituent un placement d'une nature permanente.

PARCE qu'ils sont entièrement à l'épreuve du feu, de la gelée et des autres éléments.

PARCE qu'ils coûtent meilleur marché que la tôle, qu'ils ne nécessitent pas de réparation, qu'ils n'ont jamais besoin de peinture.

PARCE qu'ils s'améliorent en vieillissant.

PARCE qu'ils sont INDESTRUCTIBLES



Avant de faire le choix d'une couverture, demandez nos Catalogues et nos Echantillons.

**La Cie Manufacturière
d'Amiante**

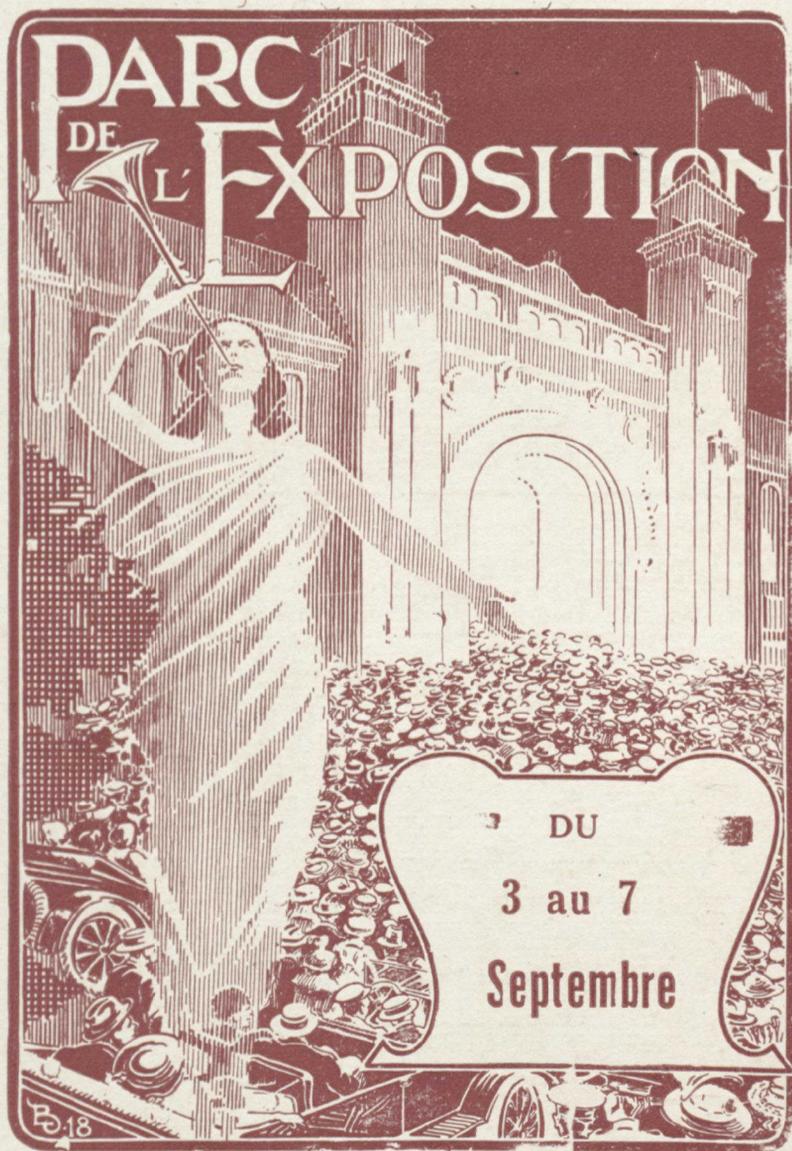
78, rue St-Pierre, - Québec.

Cette semaine

M
U
S
É
E

D
E

G
U
E
R
R
E



M
U
S
É
E

H
I
S
T
O
R
I
Q
U
E

La musique militaire de l'armée française

BIENVENUE !